



ACTE IV, SCÈNE IV.

LE

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

DRAME EN CINQ ACTES,

par *M. Léon Halévy* et *Francis Cornu*,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 6 DÉCEMBRE 1839.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BARON DE CADENET. M. SAINT-HILAIRE.
LE COMTE DE MAULÉON. M. LEMADRE.
GIULIO DE LARA. M. CHILLY.
LE CHEVALIER DESGRA-
VAUX. M. SALVADOR.
LE CHEF DES SBIREs. M. DELAUNAY.
UN OFFICIER DES GARDES. M. DUVILLARD.
1^{er} COURTISAN. M. EMILE.
2^e COURTISAN. M. EUGÈNE.
3^e COURTISAN. M. BERTHOLET.

UN VALET. M. FERDINAND.
LAURE DE NANGIS. M^{lle} VIRGINIE MARTIN.
CHRISTINE. M^{lle} DAVENAY.
LÉONA. M^{lle} BARVILLE.
LA PRIEURE. M^{me} SAINT-FIRMIN.
SŒUR MADELEINE. M^{lle} LAURE.
SŒUR MARIE. M^{lle} BAUBÉ.
LA TOURIÈRE. M^{lle} HÉLOÏSE.
SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, COURTISANS, SOLDATS,
VALETS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Cadenet servant de bibliothèque. Ameublement et arrangement gothiques. Porte au fond, à droite de l'acteur, une fenêtre devant laquelle est placé un grand pupitre chargé d'écritures. A gauche, une porte conduisant à la chapelle du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONA, LAURE DE NANGIS.

Au lever du rideau, Laure de Nangis est assise dans un grand fauteuil à bras, près d'une petite table, à gauche, sur laquelle sont plusieurs livres placés sans ordre et une grande coupe remplie de bouquets de hyacinthes et

de violettes. Laure tient un livre ouvert, mais elle ne lit pas ; elle paraît plongée dans une profonde rêverie.

LÉONA, entrant du fond et n'apercevant pas Laure de Nangis.

Voyons... voyons... ce doit être ici que j'ai oublié ces maudites cartes... (Elle cherche du côté

* Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

du pupitre.) Ah! les voilà sur ce pliant. (*Elle les prend.*) Bon Dieu! qu'aurait dit le vieux baron de Cadenet s'il avait trouvé cela dans sa bibliothèque! (*Elle met les cartes dans sa poche.*) Il aurait fallu parler... lui tout avouer... et, dans sa colère, il eût chassé la pauvre Léona comme une misérable bohémienne... une bohémienne!... moi!... non! mais une faible femme qui n'a que quelques légères notions dans la science des devins, et qui consulte ses cartes moins pour connaître l'avenir que pour oublier quelquefois le présent. (*Apercevant Laure.*) Mais que vois-je?... M^{lle} Laure! (*Allant à Laure.*) Mademoiselle, vous encore ici!

LAURE.

Oui... oui... Léona...

LÉONA.

Comment... depuis deux grandes heures que je vous ai laissée dans cette bibliothèque pour me rendre auprès de madame votre tante qui m'avait fait appeler, vous n'avez pas bougé de ce fauteuil... vous êtes toujours restée à lire... mais ces longues lectures vous abîmeront les yeux; et vous les avez si beaux!

LAURE, après avoir souri à Léona.

Comment se trouve ma tante?

LÉONA.

Toujours de même.

LAURE.

Toujours souffrante?

LÉONA.

Je crains bien qu'elle ne quitte son lit de douleur que pour aller se jeter aux genoux du Très-Haut, et lui demander la récompense de tout le bien qu'elle a fait sur cette terre; car ce fut toujours une noble dame que M^{me} la marquise de Faverney.

LAURE.

Oh! oui; mais, malgré son grand âge, elle a encore assez de force pour lutter contre ses souffrances... pour en triompher. Tu as pu l'observer comme moi... rien de fâcheux, rien de sinistre dans l'état de la marquise... son regard, sa voix, son courage, tout en elle annonce la puissance de la vie. Oui, oui, nous la conserverons encore long-temps... long-temps encore nous pourrions nous asseoir à son chevet pour la consoler et lui dire, moi que je l'aime comme une mère, toi, que tu la chériras, que tu la béniras comme la plus noble des bienfaitrices.

LÉONA.

Oh! oui, tant que je vivrai je ne cesserai de chérir, de bénir celle qui me voyant délaissée de tous, pauvre et sans appui, m'a recueillie et traitée non comme une fille destinée à son service, mais comme un enfant d'adoption. Oh! oui, oui, je le promets, je le jure ici: mon sang et ma vie à la marquise de Faverney; et après elle, mon sang et ma vie à sa noble et belle nièce, Laure de Nangis.

LAURE.

Chère Léona! mais ne pensons plus à toutes

ces choses-là... Viens un peu promener au jardin.

LÉONA.

A vos ordres.

LAURE.

Fait-il beau?

LÉONA.

Un temps superbe... Après vos longues heures d'étude, cela vous fera du bien de vous promener et de prendre le grand air... et puis vous trouverez au jardin le chevalier Desgravaux et le jeune Italien qu'il nous a amené ici il y a six semaines environ.

LAURE.

Ah! le chevalier Desgravaux est au jardin avec le seigneur Giulio?

LÉONA.

Je viens de les y apercevoir par cette fenêtre... Tenez... les voyez-vous... dans l'allée qui nous fait face... on dirait qu'ils regardent de ce côté... Venez-vous?

LAURE.

Non... tiens, restons ici...

LÉONA.

Voudriez-vous par hasard vous mettre encore à lire?

LAURE.

Non, mais je pense que c'est à peu près l'heure où mon oncle, le baron de Cadenet, vient rendre visite à ses livres, et je veux mettre un peu d'ordre ici... Tu le sais, le baron de Cadenet est un vieillard rigide et sévère.

LÉONA.

Dites donc, mademoiselle, voulez-vous que pendant ce temps...

Elle lui montre le jeu de cartes qu'elle a tiré de sa poche.

LAURE.

Pauvre folle!... allons, serre ces cartes... je le veux!

LÉONA.

Pourtant, si vous saviez ce qu'elles m'ont dit tantôt... là... vers ce grand pupitre... tandis que vous lisiez de ce côté...

LAURE.

S'il est permis!... Mais enfin voyons, que t'ont-elles dit, ces cartes si savantes?

LÉONA.

Eh bien, elles m'ont dit... elles m'ont dit que vous épouseriez ce jeune Italien... le seigneur Giulio.

LAURE.

Vraiment! Et tu n'as pas jeté loin de toi ces cartes menteuses... tu n'as pas renoncé, et pour toujours, à ajouter foi à l'art nécromantique... car enfin ce mariage dont tu parles... eh bien, il n'est pas même dans les choses possibles.

LÉONA.

Parce que?

LAURE.

Ne suis-je pas la fiancée du comte de Mauléon?

LÉONA.

Sa fiancée... oui... mais sa femme, pas encore.

LAURE.

Silence... on vient.

SCENE II.

LÉONA, LAURE, LE CHEVALIER DESGRAVAUX, GIULIO.

LE CHEVALIER, *en entrant.*

Eh! je vous le disais bien, seigneur Giulio, que ma charmante cousine devait être ici. (*A Laure.*) Nous ne sommes pas importuns... nous ne vous dérangeons pas? Dites... nous nous retirons.

LAURE,

Demeurez, messieurs, demeurez.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure!

GIULIO.

Mille remerciemens, mademoiselle, de cette gracieuse faveur.

LAURE, *à Giulio.*

Au surplus, monsieur, vous disiez hier que vous ne connaissiez pas encore la bibliothèque du château de Cadenet... vous y voilà... voyez... visitez nos faibles richesses...

GIULIO.

Vos faibles richesses!... j'ai rarement vu une aussi nombreuse collection de livres que celle-ci.

LAURE.

Et ce sont tous ouvrages choisis.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que mon cousin le baron de Cadenet a toujours su séparer l'ivraie du bon grain.

GIULIO *qui a pris un livre sur un des rayons*.

Les œuvres de Pétrarque!

LAURE.

C'est un beau livre; le nom de celle qui l'a inspiré ne mourra jamais.

LE CHEVALIER.

Bien des femmes lui ont envié cette gloire frivole; c'est pourtant peu de chose pour l'orgueil d'une noble dame que les chansons d'amour d'un pauvre poète.

LAURE.

Ah! chevalier... l'ami du cardinal Colonna!... l'ambassadeur que Rome envoyait au saint père! le poète couronné au Capitole!

LE CHEVALIER.

L'ami d'une femme qui ne fut célèbre que par sa beauté.

LAURE.

Elle fut aussi une femme sage, une femme forte.

LE CHEVALIER, *à Giulio, en lui montrant un portrait suspendu à un des panneaux de la salle.*

Mais tenez, seigneur Giulio, voici le portrait de cette Laura.

GIULIO.

Eh quoi! ce charmant portrait... mais je l'aurais pris pour un portrait de famille.

* Léona, Laure, Giulio, le chevalier Desgravaux.

LE CHEVALIER.

Mais c'en est un aussi... cette madonna Laura était fille d'Audibert de Nangis, chevalier; elle épousa Hugues de Sades*. Vous vous nommez aussi Laure de Nangis... vous êtes belle... ne pensez-vous pas que quelque jour vous aurez aussi votre poète?

LAURE.

Tous ces rêves d'amour et de poésie ne sont que dans les livres; il n'y a rien de tel dans la vie.

GIULIO, *à part.*

Pauvre fille! elle doute encore de ma sincérité. Oh! mais je lui reparlerai, et elle ne doutera plus de moi.

UN VALET, *entrant.*

Mademoiselle, madame la marquise, votre tante, vous fait appeler.

LAURE.

J'y vais. (*A Giulio et au chevalier.*) Pardon, messieurs, veuillez m'excuser.

LÉONA, *à part.*

Je ne sais pas, mais il me semble qu'elle obéit à regret aux ordres de la marquise; j'éclaircirai cela.

Elle sort avec Laure.

SCENE III.

GIULIO, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE CHEVALIER.

Par ma foi! c'est une charmante personne que ma jeune parente, n'est-ce pas, seigneur Giulio?

GIULIO.

Grâces, esprit, beauté!

LE CHEVALIER.

Et toutes les vertus... c'est une femme accomplie... Aussi le comte de Mauléon sera bien coupable, s'il ne la rend pas heureuse.

GIULIO.

Ce mariage est-il donc chose convenue et arrêtée?

LE CHEVALIER.

Tout-à-fait.

GIULIO.

Cependant la marquise de Faverney est contraire à cette alliance?

LE CHEVALIER.

Sans doute: parce que le comte de Mauléon est partisan de M. le cardinal... car c'est le seul motif de la désaffection, je dirai même de la haine que lui a vouée la marquise... Mauléon est un noble et brave militaire, capitaine au régiment d'Auvergne... Il est jeune, riche, de grande maison, dévot et de bonnes mœurs; mais que fait tout cela à la marquise?... Elle pourrait lui pardonner d'être athée, hérétique, mauvais sujet, tout chargé de dettes et de maîtresses; mais partisan de M. le cardinal, jamais... Quoi qu'il en soit, et malgré la volonté de la marquise, malgré même les secrètes répugnances du vieux baron de Ca-

* Léona, Laure, le chevalier Desgravaux, Giulio.

denet qui, bien qu'il n'en dise rien, déteste cordialement le comte de Mauléon par le même motif que sa noble belle-sœur, comme depuis le jour où votre ami, le fils unique du baron de Cadenet, s'est fait tuer en duel dans votre ville de Rome, le comte de Mauléon est devenu l'héritier de tous les biens... substitués de la maison de Cadenet, les fiefs, les terres d'alleu, les cens, les biens seigneuriaux, il aura tout, tout, jusqu'à la belle Laure de Nangis.

GIULIO.

Mais M^{lle} Laure de Nangis n'est pas un bien substitué.

LE CHEVALIER.

Elle n'a rien, que sa beauté, sa sagesse et sa noblesse, monsieur! elle avait été élevée pour devenir baronne de Cadenet, et elle doit épouser M. de Mauléon.

GIULIO.

Mais si elle refusait cet homme?

LE CHEVALIER.

Impossible!

GIULIO.

Elle l'aime donc?

LE CHEVALIER.

Pas trop, je crois: ceci soit dit entre nous... mais la jeune fille a de la religion, des principes. Elle s'est engagée avec le comte de Mauléon son fiancé, et, fidèle à son engagement, elle épousera le comte de Mauléon.

GIULIO, à part.

Si je le veux!

LE CHEVALIER, se croisant les bras.

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, pour quel parti tenez-vous?

GIULIO.

Moi? je vous l'ai déjà dit, je ne suis d'aucun parti: étranger à ce pays, je n'ai vu que de loin les querelles auxquelles vous avez pris part.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pris part à rien; je n'ai jamais été assez mal avisé pour me compromettre dans toutes ces turbulences qui ont coûté cher à beaucoup de mes amis. Le cardinal est un colosse contre lequel, moi chétif, je ne peux prétendre à m'élever... Aussi suis-je fort son serviteur; tenez, soyez franc... nous sommes seuls, et je n'en dirai rien à personne... avouez, seigneur Giulio, que vous penchez pour le cardinal.

GIULIO.

J'entends, je crois, le baron de Cadenet.

Il remonte la scène.

LE CHEVALIER.

Depuis six semaines, je cherche à savoir ce que pense ce gaillard-là... et je ne puis y réussir... Il est rusé, dissimulé, c'est bien là l'Italien!

Le baron de Cadenet entre par le fond.

SCENE IV.

GIULIO, LE BARON DE CADENET, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE BARON, qui en entrant a pris la main de Giulio.

Bonjour, mon jeune hôte, bonjour... (Au chevalier.) Chevalier, votre serviteur.

LE CHEVALIER.

Mon cousin, je suis bien le vôtre.

LE BARON.

Ah çà! chevalier, qu'ai-je appris? Vous nous quittez?

LE CHEVALIER.

Demain dès l'aube du jour, mon cousin.

LE BARON.

Et pourquoi partez-vous?

GIULIO.

Monsieur le chevalier est sans doute obligé de retourner dans ses terres... inspecter ses domaines, ses paysans?

LE BARON.

Ses domaines!... ses paysans!

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que monsieur veut railler... Il sait bien que mes terres sont de vraies roches pelées, que mes domaines sont des masures en ruines, et que je n'ai pas un seul paysan... Je lui ai tout dit... Et pourquoi lui aurais-je caché la vérité? Je suis sans vanité, moi: je dis à qui veut l'entendre. (Tirant un vieux portefeuille de sa poche.) Voyez-vous ce portefeuille... là-dessus est brodé mon écusson... il porte un chardon de simple en champ de sable. Eh bien! on peut dire, en toute vérité, que ce sont des armes parlantes: car dans toute l'étendue de mes domaines il ne croît que de mauvaises herbes; j'ai un château, mais je n'ose plus y demeurer, tant il menace ruine: depuis bientôt deux années il pleut dans ma chambre à coucher, et c'est pourtant la seule qui soit un peu habitable... Qu'y ferais-je, n'ayant ni sou ni maille pour relever ces décombres? Je laisse la pluie et le vent démolir mon bien, et je m'en vais errant de côté et d'autre, en prenant ma vie chez les nobles parens qui veulent accueillir un pauvre cousin aussi noble qu'eux, mais mal accommodé par la fortune. Voici longues années que je passe ainsi ma vie, me tenant à l'abri des calamités qui ont frappé de plus heureux que moi. J'ai mis toute ambition sous les pieds; c'est le moyen de ne se heurter contre aucun ennemi: personne n'en veut à qui-conque ne veut rien de personne... mais comme mes parens hospitaliers doivent avoir tous des droits égaux à ma reconnaissance, je reste six semaines chez chacun d'eux, ni plus ni moins... ce soir même il y aura six semaines que je suis au château de Cadenet; et voilà, mon cousin, voilà pourquoi je pars.

LE BARON.

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, vous ne pensez pas encore à nous quitter, n'est-ce pas?

GIULIO.

Enhardi par vos bontés, monsieur le baron, j'ai formé le projet de différer les affaires qui m'appellent à Paris et de rester auprès de vous deux ou trois semaines encore.

LE BARON.

Dix, si vous voulez ; puissiez-vous nous quitter le plus tard possible !

LE CHEVALIER.

Mais, grand Dieu ! mon cousin ! voilà que je m'en aperçois seulement ! Que se passe-t-il donc céans, que vous voilà habillé comme pour un enterrement ?

LE BARON.

Aujourd'hui on va célébrer là, dans la chapelle du château, un service pour l'ame de monseigneur Henri de Montmorency. (*A Giulio.*) Voulez-vous y assister, monsieur ?

GIULIO.

Si je le veux... j'ai en grande vénération la mémoire du dernier duc de Montmorency : c'est un martyr et un saint dans le ciel.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et moi qui le croyais pour le cardinal !

GIULIO, *d'un ton pénétré.*

Il existe donc encore quelques amis fidèles à la mémoire de cette noble victime ! On prie ici pour celui dont personne n'ose prononcer tout haut le nom.

LE BARON, *d'une voix sombre.*

Jusqu'à mon dernier jour, je ferai prier solennellement pour l'ame de Henri de Montmorency, assassiné par la jalousie de Richelieu et la lâcheté de Gaston.

GIULIO.

Vous avez été l'ami et le fidèle partisan de Montmorency, monsieur le baron ; vous l'avez servi de vos conseils et de votre épée jusqu'au dernier jour de sa vie ; mais comment se peut-il que vous l'ayez laissé se sacrifier imprudemment aux intérêts d'un prince si peu ferme en ses amitiés, et qui toute sa vie a si mal tenu sa parole ? Vous sage et prudent, vous vieilli dans la guerre et les affaires d'état, vous vous êtes fié aux promesses de Gaston !

LE BARON.

Les promesses de Gaston !.. la parole de Gaston !.. Mais qui s'y serait fié ? Il fallait d'autres garanties, il les donna...

GIULIO.

Il les donna !.. Mais alors pourquoi ne s'en est-on pas servi ? Ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas forcé Gaston à sauver Montmorency ?

LE BARON *étonné.*

Qu'entends je ? (*Au Chevalier.*) Chevalier, veuillez me laisser avec monsieur.

LE CHEVALIER.

Je suis de trop, j'obéis. (*A part.*) Enfin je sais ce qu'il pense, l'Italien... à moins pourtant que ce ne soit un jeu, pour plaire au vieux baron.

Il sort.

SCENE V.

GIULIO, LE BARON DE CADENET.

LE BARON.

Vos dernières paroles, monsieur, m'ont étrangement surpris... vous m'avez dit : ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas sauvé Montmorency ? Ceci était un secret, monsieur, .. un secret d'état, qui vous l'a appris ?

GIULIO.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils !

GIULIO.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été son meilleur, son plus intime ami ? Ne vous ai-je pas dit qu'il mourut dans mes bras ; et qu'avant d'expirer, il voulut que je devinse le dépositaire de ses pensées les plus secrètes ?..

LE BARON.

Votre parole, monsieur, votre parole que pas un mot de ce qu'il vous a confié ne sortira de votre bouche ; votre parole, il me la faut.

GIULIO.

Je vous la donne, monsieur.

LE BARON.

J'y compte, il y va du repos de mes derniers jours. Savez-vous, monsieur, que, si l'on se doutait que je suis le détenteur de cette pièce importante, je ne me croirais plus en sûreté ici, ni nulle part en France !

GIULIO, *à part.*

Nos soupçons étaient bien fondés.

LE BARON.

Savez-vous que pour l'anéantir, pour brûler cette feuille de papier au bas de laquelle Gaston a signé son nom, il pourrait faire mettre le feu à mon château ! Mais personne ne sait que je tiens dans ma main ce brandon de discorde, cette preuve de haute trahison, qui ferait à jamais bannir du royaume le propre frère du roi.

GIULIO.

Ce serait une juste vengeance de la mort de Montmorency.

LE BARON.

Non, non, elle ne frapperait pas tous ceux qui y ont trempé, Richelieu en triompherait ; elle aurait renversé son plus puissant ennemi.

GIULIO, *à part.*

Ainsi ce sera !

LE BARON.

Non, la mort du martyr ne sera point vengée ; non, il n'aura d'autres prières que celles de sa triste veuve, de sa noble sœur, de son vieux serviteur... si vous aviez été témoin, monsieur, de cette grandeur, de cette constance en face de la mort... si vous aviez vu cette fière agonie !

GIULIO.

Peu de gens ont été témoins de son supplice ;

on avait éloigné de sa prison tous les amis et serveurs du duc.

LE BARON.

J'y étais, moi ! J'ai tout vu ! Ce souvenir est toujours devant moi ! je vois toujours le duc tout pâle et languissant des blessures dont plutôt à Dieu qu'il fût mort sur le champ de bataille de Castelnaudary !... Je le vois dans cette grande chambre qui lui servait de prison en l'hôtel-de-ville de Toulouse ; cent vingt Suisses en gardaient la porte ; huit compagnies étaient postées aux environs : Richelieu tremblait en son âme que quelque émotion populaire lui arrachât son prisonnier ; mais ce peuple laissa faire la justice du parlement et la clémence du roi : Montmorency fut décapité ! J'étais devant l'échafaud, j'ai ramassé le mouchoir qui lui bandait les yeux, et le livre de prières qu'il lisait en allant à la mort !... Saintes reliques ! je les eusse léguées à mon fils, je veux qu'on les enterre avec moi ! Mais il faut que vous soyez bien convaincu de l'iniquité et de l'infamie de ce misérable Gaston ; attendez...

Il va pour ouvrir une armoire en fer scellée dans le mur.

GIULIO, à part.

Là, dans cette armoire en fer scellée dans la muraille.

LE BARON est sur le point de mettre la clef de l'armoire dans la serrure, mais il s'arrête tout-à-coup en entendant un grand bruit qui se fait au dehors ; puis il dit :

Quel est ce bruit ?... (A Giulio.) Plus tard !

Il va voir à la porte du fond.

GIULIO, à part.

Fatalité ! un instant de plus et j'allais être convaincu que l'écrit de Gaston existe encore, et que c'est là, (montrant l'armoire) là qu'on le tient caché !

LE BARON, revenant avec une sorte d'indignation.

Lui ! lui !

GIULIO.

Qu'avez-vous, monsieur le baron ? qu'avez-vous ?

LE BARON.

Ce bruit de voix... ces portes ouvertes avec fracas... c'est le comte de Mauléon qui arrive au château. Lui ! (Avec un froid sourire.) C'est bien ! je ne l'attendais pas si tôt. Mais allons, allons recevoir M. de Mauléon, le futur seigneur de Cadenet ; il ne faut pas que personne puisse croire que je vois avec peine mon héritier de droit. (D'une voix sourde.) Mon pauvre fils !

GIULIO.

Monsieur le baron, cette agitation... cette pâleur...

LE BARON.

Ce n'est rien, absolument rien ! Mais venez... venez trouver M. de Mauléon.

M. de Mauléon paraît avec le chevalier Desgravaux.

SCENE VI.

LE CHEVALIER DESGRAVAUX, LE BARON DE CADENET, LE COMTE DE MAULÉON, GIULIO.

LE COMTE.

Monsieur le baron me permettra-t-il de lui faire agréer mes respectueuses salutations ?

LE BARON.

Soyez le bien venu, monsieur le comte.

LE COMTE.

J'avais appris que vous étiez souffrant, et je m'étais empressé de venir vous offrir mes soins et mes consolations... mais monsieur Desgravaux m'a rassuré en me disant que votre santé était meilleure depuis que vous aviez près de vous bonne et divertissante compagnie.

LE BARON.

Oui, en effet.

GIULIO, au Comte, en le saluant.

Jouirons-nous pendant quelques jours de la société de monsieur ?

LE COMTE.

Je craindrais d'être importun en restant plus d'une semaine.

GIULIO.

C'est peu pour le plaisir que vous faites aux gens qui habitent ce château.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes bien honnête et je suis fort votre serviteur.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LAURE, LÉONA, LE COMTE, GIULIO.

LAURE, entrant avec Léona et s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Ciel ! le comte de Mauléon.

LÉONA, bas.

Prenez garde, mademoiselle ; il vous regarde !

LE BARON.

Avancez ma nièce, avancez.

Il fait signe à Léona de sortir ; celle-ci obéit.

LE CHEVALIER.

Ma belle cousine, comme vous voilà pâle et défaite ! Est-ce avec ce visage que l'on reçoit un fiancé ?

LE BARON, à Laure.

Est-ce la présence de monsieur de Mauléon qui vous a troublée ainsi ? Mais il aurait droit de s'en plaindre comme d'une injure, et moi, votre oncle et tuteur, je ne dois pas la souffrir. Souvenez-vous que dans quelques mois vous devez épouser monsieur de Mauléon, et dès à présent excusez-vous de l'accueil inconcevable que vous venez de lui faire.

LE COMTE.

Assez, monsieur, assez ! mademoiselle ne me

doit point d'excuses; c'est moi qui lui en devrais peut-être pour m'être présenté aussi inopinément dans ce château. A Dieu ne plaise que je veuille la tourmenter du moindre souci!

LAURE.

Pardon, monsieur, mais en ceci il n'y a rien qui vous regarde; je suis souffrante, malade, voilà tout, et je vous demande la permission de me retirer.

LE BARON.

Mademoiselle, je ne tolère pas volontiers les caprices; restez, je le veux.

LAURE, à part.

O mon Dieu!

Elle va s'asseoir dans le grand fauteuil, à droite.

LE BARON, à part.

Va, pauvre enfant! achève ton sacrifice, il le faut! cet homme doit recueillir tout l'héritage de notre maison... tout lui appartient de droit, tout, et toi même, notre plus riche joyau.

LE COMTE, qui a gardé un morne silence, semble prendre son parti, et s'approchant de Laure, il lui dit d'une voix basse, mais décidée.

Mademoiselle, j'ai lieu de craindre que ma présence ici vous soit en ce moment peu agréable... je compte repartir très-prompement; mais avant, je réclamerai la faveur d'un entretien particulier, si monsieur le baron le permet.

LE BARON, à Desgravaux et à Giulio.

Venez, messieurs, retirons-nous. (Au comte de Mauléon.) Monsieur, vous pouvez entretenir ici sans témoin M^{lle} de Nangis.

LE CHEVALIER, à part.

Tout cela me paraît fort étrange!

GIULIO, bas au Baron.

Mais, monsieur, vous sacrifiez votre nièce en la mariant à cet homme.

LE BARON, bas.

J'ai donné ma parole, je la tiendrai.

Le Baron, le Chevalier et Giulio sortent par le fond.

SCENE VIII.

LAURE, LE COMTE.

LAURE, au Comte.

Parlez, monsieur; je suis ici pour vous écouter.

LE COMTE.

Mademoiselle, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà; mais peut-être est-il bon de vous le rappeler. Il y a trois mois, nous avons été fiancés par l'église et par un contrat. Vous avez obéi aux ordres de M. le baron, je veux le croire; mais vous avez obéi sans haine et sans répugnance. Depuis, de malicieux conseils se sont mis entre vous et moi, et ils ont porté leurs fruits, je le vois bien. Ce n'est pas vous que j'accuse de ce changement; mais M^{me} de Faverny, que de mal ne m'a-t-elle pas fait dans votre esprit!... Comment

donc ai-je mérité cette haine et cet acharnement? Que s'est-il passé ici, que vous me receviez avec une contenance si morne, et les larmes dans les yeux?

LAURE.

Vous êtes injuste, monsieur le comte; M^{me} de Faverny ne vous a pas nui dans mon esprit.

LE COMTE.

Elle l'a tenté, du moins.

LAURE.

Les volontés de M. le baron ne sont pas changées... j'obéirai.

LE COMTE.

Sans haine et sans répugnance?

LAURE, baissant les yeux.

Sans haine!

LE COMTE.

C'est assez. Vous le voyez, je ne suis pas exigeant. C'est que j'ai confiance en votre caractère, en votre vertu. Un autre à ma place s'effrayerait de trouver un cœur si indifférent, une volonté si résignée, et contrainte peut-être... Soit présomption, soit imprudence, je me confierai à l'avenir; pour être mieux dans votre affection, je rendrai votre vie si belle et si heureuse; je l'environnerai de tant d'éclat, de tant de soins, qu'il faudra bien m'aimer un peu... ne fût-ce que par reconnaissance.

LAURE.

Je vous remercie de cette bonne volonté pour moi... Hélas! j'en profiterai mal!

LE COMTE.

Pourquoi? Une jeune et belle femme est toujours sensible à ces vanités-là... C'est quelque chose de porter un beau nom, d'être la première entre toutes les dames de la noblesse... quand on n'a point de passion dans le cœur, ceci suffit pour remplir la vie de satisfaction. Je suis le plus riche gentilhomme de la province, et toute ma fortune servira à vous épargner un désir.

LAURE.

Je me désire, monsieur, que la retraite et une vie tranquille.

LE COMTE.

Alors vous vous trouvez heureuse ici, mademoiselle?

LAURE.

Si heureuse, que tous mes vœux se borneraient à n'en sortir jamais!

LE COMTE.

Pourtant, il y a trois mois, vous ne redoutiez pas ainsi un changement de position; je vous ai vue sourire de loin au monde dans lequel vous allez entrer; et le séjour de ce château ne vous semblait pas le plus beau et le plus agréable de la terre. Une douce gâtté, une parfaite sérénité d'âme se reflétaient sur votre front; aujourd'hui vous êtes triste, soucieuse; pourtant vous êtes toujours ici près de ceux que vous aimez: votre bonheur n'est pas fini encore, et maintenant que je suis averti, je ne me presserai pas d'y mettre un terme... (Légère pause.) Cette assurance doit

ous plaire, mademoiselle; vous devez être contente de moi?

LAURE.

Je suis sincèrement reconnaissante de tous vos procédés, monsieur.

LE COMTE.

Et maintenant vous voilà heureuse, tranquille comme il y a trois mois?

LAURE.

Oui, monsieur, fort heureuse!

LE COMTE.

Et cependant vous reprenez des pleurs; dans ce moment même j'en vois sous vos paupières baisées.

LAURE, *passant son mouchoir sur ses yeux.*

Ce n'est rien, monsieur; n'y faites pas attention.

LE COMTE, *à part.*

Quel soupçon! (*A Laure.*) M. le baron est sorti avec M. Desgravaux et M. de Lara... Vous plait-il, mademoiselle, que je vous ramène près d'eux?

LAURE.

Je vous remercie, monsieur; en attendant le service funèbre que l'on va bientôt célébrer, je vais prier dans la chapelle.

LE COMTE.

Oui, priez Dieu pour nous!

Laure sort par la porte de gauche.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Elle ne m'aime pas! elle ne m'aime pas! et je suis assez lâche pour l'épouser sans posséder son amour... Mais quels soupçons tourmentent mon ame... O mon Dieu! si elle aimait cet étranger (*Il sonne, un valet paraît.*) Priez M. de Lara de me dire s'il peut m'entendre un instant... Ajoutez que, s'il ne peut venir, j'irai le trouver. (*Le valet sort.*) Oui, plus de doute! c'est cet homme, c'est cet étranger, c'est cet Italien qui m'a enlevé l'amour de Laure! Quel est-il? que veut-il ici? Oh! je le forcerai bien de s'expliquer!... Le voici!

SCENE X.

GIULIO, LE COMTE.

GIULIO.

Monsieur, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Vous avez pris la peine de vous déranger... j'en suis fâché... c'était à moi de vous aller trouver... j'ai deux mots à vous dire.

GIULIO.

Je vous écoute, monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes dans ce château depuis six semaines?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Votre projet est-il de partir bientôt?

GIULIO.

C'est selon...

LE COMTE.

Il faut pourtant vous y décider: je compte partir demain, moi.

GIULIO.

J'en suis sincèrement fâché, monsieur; j'avais espéré jouir plus long-temps de l'honneur de votre compagnie.

LE COMTE.

Je compte partir demain, et je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Ah! Et pourrais-je savoir, monsieur, d'où vient cette soudaine résolution?

LE COMTE.

Je vais vous le dire. Je suis le fiancé de M^{lle} de Nangis: dans quelques mois elle sera ma femme... je me fie en ses promesses, en sa vertu... j'ai la parole du baron de Cadenet... Mais il y a ici une vieille dame dont je me méfie; elle a tenté de me nuire dans l'esprit de M^{lle} de Nangis; elle me hait; elle est, dit-on, pleine de bon vouloir pour vous... voilà pourquoi, lorsque je pars, je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Il y a beaucoup de franchise et de modestie dans une telle explication; elle vous honore, monsieur. J'avoue cependant que je ne m'y attendais pas. Vous avez le cœur sur la main, monsieur.

LE COMTE.

Je ne suis ni diplomate, ni courtisan.

GIULIO.

Et vous avez pensé que je souscrirais sur-le-champ aux exigences de votre susceptibilité?

LE COMTE.

Au contraire, monsieur; j'ai jugé que vous me refuseriez cette satisfaction.

GIULIO.

Eh bien, alors, pourquoi me l'avez-vous demandée?

LE COMTE.

Parce que cela me convenait pour en venir au point de vous en proposer une autre... Vous êtes gentilhomme, monsieur?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Alors vous pouvez prévoir comment ceci va se passer. Vous partirez demain matin, monsieur; vous partirez avant moi, sinon nous battons... nous nous battons sans témoins, et l'un de nous deux restera dans ce château pour y être enterré. Je ne pense pas que vous ayez la condescendance d'accepter la première de ces deux propositions; je vous la fais pour l'acquit de ma conscience; quant à la seconde, je tiens son ac-

complissement pour inévitable. Votre arme est sans doute l'épée, monsieur?

GIULIO.

Ceci est une plaisanterie, monsieur?

LE COMTE.

J'ai parlé fort sérieusement, monsieur. Demain nous nous battons à l'épée, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

GIULIO.

Non ; car votre défi est celui d'un fou.

LE COMTE.

Et votre refus serait celui d'un lâche. Vous êtes mon rival, monsieur ; vous aimez M^{lle} de Nangis, et la proposition que je vous fais doit vous mettre à l'aise.

GIULIO.

Vous oubliez, monsieur, que les édits défendent le duel sous peine de mort. Le baron Drouet, Bouchavaunes et bien d'autres ont été traînés sur la claie et pendus par les pieds, pour avoir failli aux ordres du roi notre maître.

LE COMTE.

Cette considération ne saurait m'empêcher de vous donner toute satisfaction après vous avoir insulté. D'ailleurs nous sommes sur la frontière de Provence, à quelques lieues seulement d'Avi-

gnon : si vous me tuez, vous vous sauvez en terre papale. Votre arme, monsieur, votre arme?

On entend le son des cloches.

GIULIO.

Pardon, monsieur... c'est le service funèbre qui va se célébrer.

LE COMTE, avec colère.

Monsieur, vous ne m'avez pas répondu.

Le Baron entre, suivi du chevalier Desgravaux, de Léona et des valets.

SCENE XI.

LES MEMES, LE BARON, LE CHEVALIER, LÉONA, SERVITEURS DU CHATEAU.

LE COMTE, bas.

Pour la dernière fois, votre arme?

GIULIO, à part.

Mais ce duel, je ne puis l'accepter!

LE COMTE, avec le dernier emportement.

Répondez... ou une insulte publique!...

GIULIO, l'œil fixé sur l'armoire de fer.

L'épée, monsieur. (À part.) Mais ce duel, mon devoir, mes sermens... je partirai.

Le Baron entre dans la chapelle, suivi de tout le monde. Giulio et le comte de Mauléon y entrent après lui.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une des salles du château du baron de Cadenet. A droite, une haute cheminée surmontée de son manteau sculpté et dans laquelle un grand feu est allumé. En face, une alcôve devant laquelle retombent de grands rideaux en laine verte. Du côté de l'alcôve, dans le fond, une porte allant dans une chambre contiguë. Plus loin, une petite porte secrète. Pour meubles, des bahuts recouverts de cuir, rangés le long du mur ; un grand fauteuil à bras, des sièges plians, une table et un morceau de glace encadré dans un riche travail d'incrustation. Du côté de la cheminée, est une fenêtre avec des rideaux de même étoffe que ceux de l'alcôve. Au fond, la porte d'entrée. L'appartement est éclairé par deux bougies en cire jaune qui brûlent sur une table placée en avant de l'alcôve.

SCENE PREMIERE.

LAURE, est assise et pleure; GIULIO.

GIULIO.

Retirez-vous, Laure, au nom du ciel ! si l'on vous surprenait ici !

LAURE.

Eh ! qu'importe maintenant ? Ah ! pourquoi m'avoir annoncé ce soudain départ ? Moi, la tête perdue, je suis venue ; je t'ai avoué mon amour !... je suis tombée à tes pieds !... j'étais seule, sans défense !... et maintenant... ah ! malheureuse !... j'étais la fiancée de Mauléon !...

GIULIO.

Laure, calmez-vous !...

LAURE.

Depuis que vous étiez ici, ma vie a été pleine de quelque chose qui m'était inconnu ! je me trouvais heureuse, et pourtant chaque jour je

pleure avec des angoisses, avec des remords qui me tuent ! chaque jour je demandais à Dieu de retirer de moi cet amour !... je voulais l'expier dans d'austères pénitences... je me croyais le courage de fuir ta présence... et l'annonce de ce départ m'a rendue folle !... il m'a perdue !... O mon Dieu, fais-moi mourir avant que je sorte d'ici !...

GIULIO, lui montrant une porte masquée à droite.

Laure, vous pouvez partir par cette issue secrète... Elle conduit dans les caveaux... les caveaux communiquent à la chapelle par une grille qui, vous le savez, n'est jamais fermée à clef... de la chapelle vous pouvez remonter chez vous en passant par la tour des archives.

LAURE, se levant.

Mais, au nom du ciel, qui vous fait nous quitter ? qui vous force à vous éloigner ? Mon oncle

et M^{me} de Faverney m'ont parlé de lettres pressantes qui vous rappellent à Paris.

GIULIO.

Oui, Laure, on vous a dit vrai.

LAURE.

Et votre absence, n'est-ce pas, ne doit pas se prolonger long-temps ?

GIULIO, avec embarras.

Je reviendrai le plus promptement possible.

LAURE.

Ah ! oui !... et à ton retour, Giulio, tu trouveras bien du changement... la marquise t'est dévouée... elle gagnera son frère... elle le fera consentir à notre union.

GIULIO.

Laure, le baron sera inflexible.

LAURE.

Inflexible ! (*Légère pause.*) Oh ! non ! Giulio, réponds-moi ; tu m'aimes, n'est-ce pas ?

GIULIO.

Pourquoi cette question ? Douterais-tu de moi ?

LAURE.

Réponds-moi ; tu m'aimes, n'est-ce pas ?

GIULIO.

Oui, Laure, oui, je t'aime !

LAURE.

Et tu serais heureux d'être mon époux !

GIULIO.

Oh ! si cela était possible !

LAURE.

Eh bien, réjouis-toi ! nous serons l'un à l'autre.

GIULIO.

Hélas ! vain espoir !

LAURE.

Là, tout-à-l'heure, il m'est venu une idée... une idée hardie, mais heureuse !... Au revoir, Giulio, au revoir !... Ah ! ne m'interroge pas !... mais tu sauras tout !... Adieu ! adieu ! mon Giulio !

Elle sort par la porte secrète.

SCENE II.

GIULIO, seul.

Que veut-elle dire ?... Ah ! n'importe... Ah ! M. de Mauléon, vous n'avez pas voulu me laisser derrière vous !... Suffisamment précaution !... L'amour de Laure l'a rendue inutile !... Ainsi donc, il le faut ! partir ! partir demain... dans quelques heures !... mais pouvais-je faire autrement ? Oh ! non !... ce duel... j'avais dû l'accepter pour éviter un éclat... mais Dieu sait s'il m'était permis d'y répondre !... il m'a donc fallu rougir devant M. de Mauléon, lui dire que je consentais à m'éloigner... Après tout, je puis partir maintenant... et surtout je suis certain, bien certain d'avoir en ma puissance, avant le lever du jour, cet écrit que le baron de Cadenet garde si soigneusement, et qui doit être la pierre angulaire de ma fortune. Oui, oui... cet écrit, mis sous les yeux du roi... Monsieur est convaincu de haute trahison envers

la personne de son frère... les deux reines sont exilées... Richelieu devient régent du royaume ; et moi, son émissaire, son confident, j'arrive au sommet des dignités de l'état. Oh ! ce papier... il me le faut à tout prix, il me le faut ; mais je l'aurai !

SCENE III.

GIULIO, DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, entr'ouvrant la porte de gauche.

Voin, êtes-vous déjà couché ?

GIULIO, à part, avec impatience.

Desgravaux !

DESGRAVAUX, entrant.

Mais ces bougies qui brûlent... il ne peut pas être au lit.

Il soulève un peu les rideaux de l'alcôve.

GIULIO, à part.

Ah ! que n'ai-je mis le verrou à cette maudite porte !

DESGRAVAUX, laissant retomber les rideaux.

Personne ! (*Apercevant Giulio.*) Ah ! vous voilà ! Que faites-vous donc là ?

GIULIO.

Vous voyez, je me chauffe.

DESGRAVAUX.

Au fait, il fait froid ce soir ; mais notre valet commun vous a mieux servi que moi... je n'ai trouvé dans ma cheminée que deux mauvais tisons de bois vert... et vous, vous avez un feu de prince. (*Prenant un pliant et s'asseyant.*) Vous permettez qu'un instant je fasse comme si j'étais chez moi ? (*Mouvement d'impatience de Giulio.*) Ah çà ! pourquoi nous avez-vous donc quittés si vite... pourquoi n'êtes-vous pas resté après le souper, comme d'habitude, pour causer avec nous auprès du lit de M^{me} de Faverney ?

GIULIO.

J'étais souffrant...

DESGRAVAUX.

Ah ! en effet, vous ne paraissez pas à votre aise.

GIULIO.

Oh ! ce ne sera rien...

DESGRAVAUX.

C'est peut-être ce prompt départ qui vous produit cet effet-là... Vous étiez bien vu dans ce château... vous y étiez traité comme un ami, comme un proche parent... Voilà qu'il ne reste plus personne pour la partie d'échecs ; car moi, je pars aussi, je pars comme vous, demain matin.

GIULIO, à part.

Le maudit bavard !

Il se lève.

DESGRAVAUX, se levant.

C'est à Paris que vous allez, n'est-ce pas ?

GIULIO.

Je l'espère.

DESGRAVAUX.

Vous n'en êtes pas sûr ?

* Desgravaux, Giulio.

GIULIO.

Non.

DESGRAVAUX.

C'est à Paris cependant que M^{me} de Favorney compte vous adresser ses lettres... elle m'a paru fort contrariée de recevoir vos adieux.

GIULIO.

J'ai été au désespoir de les lui faire.

DESGRAVAUX.

Et mademoiselle de Nangis est devenue toute pâle et toute tremblante quand vous lui avez baisé les mains.

GIULIO.

Il me semble qu'elle était fort gaie et fort tranquille ce soir à souper.

DESGRAVAUX.

N'importe... ce n'est pas elle ici qui vous regrettera le moins... écoutez, monsieur, je vais vous parler clairement... je ne suis pas diplomate ; dans ma jeunesse, on m'avait surnommé Saint-Jean Bouche-d'Or, tant je disais nettement les choses. Vous partez à temps pour vous et pour tout le monde, car vous mettiez en péril ici votre propre fortune et celle de toute la famille... figurez-vous que M^{me} de Favorney avait imaginé de vous faire épouser sa nièce... elle aurait éloigné M. de Mauléon, fléchi le baron de Cadenet... êtes-vous riche, monsieur ?

GIULIO.

Au contraire !

DESGRAVAUX, *lui tendant la main.*

Alors nous pouvons nous donner la main... et cet heureux état de choses n'aurait pas changé ; car ma cousine, M^{lle} de Nangis, est la plus noble et la plus pauvre demoiselle de la province... il n'y a qu'une vieille tête branlante et radoteuse comme celle de M^{me} de Favorney qui ait pu songer à un pareil mariage.

GIULIO.

Vous êtes un homme positif en toutes choses, monsieur.

DESGRAVAUX.

Je suis un philosophe ; c'est pourquoi je n'ai jamais voulu me marier... et vous, monsieur ? Si vous n'avez pas trop peur d'engager votre liberté par des nœuds irrévocables, prenez un meilleur parti, faites-vous prêtre... uu prêtre arrive à tout... voyez l'exemple de monseigneur le cardinal de Richelieu !...

GIULIO, *légèrement troublé.*

Merci de vos bons avis, monsieur, j'en profiterai ; et maintenant recevez mes adieux les plus affectueux et les plus reconnaissans.

DESGRAVAUX.

Je les recevrai demain matin au point du jour... car je serai là pour vous tenir l'étrier et vous souhaiter un bon voyage... Bonsoir, seigneur Giulio.

Il sort.

GIULIO, *mettant le verrou à la porte de Desgravaux.*

Voici qui t'empêchera de revenir, si jamais l'envie t'en prenait !

SCENE IV.

GIULIO.

Enfin, le voilà parti ! me voilà débarrassé de lui !... Mais le baron ne vient pas... voici l'heure où le silence règne dans le château, et il m'avait dit qu'aussitôt ce moment arrivé il monterait chez moi... S'il ne venait pas !... Oh ! mais je ne me trompe pas !... j'entends marcher, c'est lui !... toutes mes précautions sont prises... C'est lui !... Un instant encore, et la clarté de ces bougies dira au dehors : Il en est temps, accourez !

SCENE V.

LE BARON, GIULIO.

LE BARON.

Me voilà, mon ami, me voilà... j'ai un peu tardé ; mais c'était pour avoir la certitude que nul ne viendrait nous déranger... maintenant ils dorment tous dans le château.

GIULIO, *lui montrant le grand fauteuil.*

Monsieur le baron, veuillez donc vous placer dans ce fauteuil.

LE BARON.

Je le veux bien, d'autant que mes pauvres jambes me portent difficilement ce soir. (*Il s'assied.*) Oui, je suis tout faible, tout malade ; oh je me fais vieux, monsieur de Lara, et ma vie ne tient plus qu'à un fil... fil bien léger qu'un rien pourrait briser.

GIULIO.

Ah ! monsieur le baron, quelles idées vous avez là !

LE BARON.

J'aurais pourtant bien du regret de mourir avant monsieur le cardinal !

GIULIO.

Il est plus à bout de ses jours que vous, monsieur... Santa Maria ! on lui donnerait cent ans : jaune, ridé, sans voix, le corps voûté, l'œil éteint, il ressemble à un sac de parchemin rempli d'ossemens.

LE BARON.

J'aurais quelque satisfaction à le voir ainsi un pied dans le sépulcre et se cramponnant pour ne pas y aller tout entier. Ah ! c'est qu'on ne meurt pas volontiers, chargé de tant d'iniquités et laissant derrière soi tant de puissance, tant d'honneurs en héritage à ses ennemis !... Comme ils vont s'abattre sur cette curée !

GIULIO.

Gaston y aura la plus belle part.

LE BARON.

Oui. (*Tirant un papier de son sein.*) Mais ceel pourrait mettre cette belle part au néant. C'est le manifeste de Béziers... c'est ce brevet de lâcheté

dont j'avais promis de vous donner communication!

GIULIO, à part.

Oh! si je n'écoutais que mon impatience!

LE BARON.

Vous verrez s'il était imprudent, comme vous le prétendiez tantôt, de se fier à la parole de Gaston, quand on avait ceci pour gage... prêtez bien attention... Mais la chambre du chevalier Desgraux est là... contiguë à la vôtre.

GIULIO.

Soyez sans inquiétude, le chevalier dort, et personne ne peut entrer ici; j'ai mis le verrou à cette porte.

LE BARON.

Très-bien. (*Ouvrant le papier et lisant.*) « Nous, » Gaston, fils de France, faisons savoir qu'après » nous être adressé au roi notre frère et au parlement de Paris, pour demander justice contre » Armand, cardinal de Richelieu, perturbateur » du repos public et tyran de la noblesse et du » peuple, nous invitons tous nos bons serviteurs » à se joindre à nous, déclarant que notre intention est de prendre le gouvernement du » royaume et d'en chasser celui qui, contre nos » droits, s'est emparé de toute autorité; sans permettre qu'il soit fait aucun déplaisir aux bons » et fidèles sujets qui se lèveront avec nous pour » le salut de l'État. Fait en notre camp de Béziers, le premier juillet seize-cent trente-deux. » GASTON. »

GIULIO.

Oui, c'est bien là sa signature.

LE BARON.

Eh bien! qu'en dites-vous?

GIULIO.

Je dis que la trahison est patente, et que Richelieu ferait la fortune de celui qui lui livrerait cet écrit.

LE BARON.

Oh! oui, certes on le ferait riche, celui-là. (*Se levant.*) Mais nul ne sera celui-là.

GIULIO, à part.

Tu te trompes... celui-là, ce sera moi!

Il ouvre les rideaux de la fenêtre.

LE BARON.

Non, non, Richelieu; non, jamais tu ne posséderas cet écrit.

Il remet le parchemin dans son sein. On entend dehors le son d'un cor.

GIULIO, à part.

C'est le signal!

LE BARON.

Qu'est-ce que cela?

GIULIO, avec une espèce d'étonnement.

Quoi, monsieur le baron?

LE BARON.

Comment! vous n'avez rien entendu?

GIULIO.

Rien.

• Giulio, le Baron.

LE BARON.

C'est étrange... Me serais-je donc trompé? Mais il m'a bien semblé entendre le son d'un cor, là... sous cette fenêtre. (*Il court à la fenêtre.*) Ciel! que vois-je?

GIULIO.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Des hommes... des hommes en armes qui entrent dans le château... Ce son de cor... c'était un signal, un appel... oui... mais ces hommes sont des malfaiteurs. Courons, seigneur Giulio, courons à eux.

LÉONA, accourant à moitié habillée.

Monsieur le baron! (*apercevant le baron.*) Ah! monsieur... si vous saviez!

On voit entrer plusieurs hommes armés.

SCENE VI.

LE BARON, LÉONA, LE CHEF DES SOLDATS, GIULIO, SOLDATS.

LE CHEF, à ses soldats.

Qu'on ne laisse entrer personne!

LE BARON.

Des soldats du roi!

LE CHEF.

Monsieur le baron de Cadenet?

LE BARON.

C'est moi! que voulez-vous?

LE CHEF, lui présentant un parchemin.

Voilà qui vous l'apprendra.

LE BARON, prenant le parchemin.

Que penser? (*Lisant.*) « Nous, cardinal de Richelieu. » (*Parlant.*) Que me veut-il? (*Reprenant la lecture.*) « Nous, cardinal de Richelieu, » premier ministre de sa majesté chrétienne, » Louis XIII, roi de France, ordonnons au porteur des présentes d'aller au château du baron » de Cadenet, de s'en faire ouvrir les portes à » toute heure de jour ou de nuit... de faire perquisition partout, fouiller tout meuble, voir et » lire tout papier, à l'effet de trouver et saisir un » manifeste daté du camp de Béziers et portant » la fausse signature de son altesse royale mon » sieur, frère du roi. Lequel manifeste, cacheté » et scellé aux armes du baron de Cadenet, devra » nous être remis dans le plus bref délai. RICHELIEU. » Oh! mais je doute encore... Ai-je bien lu?

LE CHEF.

Et maintenant, monsieur le baron, permettez que nous nous acquitions de notre mission.

LE BARON.

Je ne permets rien, monsieur! Au contraire, je proteste hautement contre la nouvelle tyrannie de votre maître!

LE CHEF.

Pourtant il vous faut obéir.

LE BARON.

Obeir! Céder à la force, ce n'est pas obeir!... On vous a ordonné de visiter, de fouiller ce château... Faites donc!... mais je dois vous en prévenir, vous prendrez une peine inutile; vous ne trouverez pas ce que vous cherchez.

LE CHEF.

Je ne m'occupe que de l'exécution des ordres que j'ai reçus.

LE BARON.

Eh bien, exécutez vos ordres!

LE CHEF.

Guidez-nous donc!

LE BARON.

Vous guider, moi!... (*Montrant Léona.*) Cette fille a toute ma confiance; elle vous conduira!... (*Donnant ses clefs au chef.*) Voici mes clefs, allez!

LÉONA, à part.

Eh bien, ils ne sont pas au bout de leurs peines, je leur ferai faire une promenade dont ils se souviendront!

Pendant l'absence de Léona, Giulio fait un signe au chef des sbires, qui lui indique que le manifeste de Béziers est sur le sein du Baron.

LE CHEF, au Baron.

Mais tous vos papiers ne sont peut-être pas enfermés sous ces clefs... vous pouvez en avoir sur vous.

LE BARON.

Voudriez-vous par hasard mettre la main sur moi?

LE CHEF.

Mais...

LE BARON.

N'approchez pas... O mon Dieu, mon Dieu!... me voir à ce point humilié!

LÉONA, à part.

Et le seigneur Giulio, qui ne dit rien.

LE BARON, à lui-même.

Porter la main sur moi, lui!... Oh! ni lui ni personne ne serait assez osé pour cela! Venez, mes maîtres, venez, je vous défie tous!

GIULIO.

Juste ciel!

LE BARON.

Mais qu'ai-je dit? O mon Dieu! je suis un insensé! (*Avec calme au chef.*) Monsieur, vous avez reçu l'ordre de venir dans ce château chercher un écrit qui fait tache à l'honneur du frère du roi, et qu'on soupçonne être en mes mains... Eh bien! cet écrit, le voilà! (*Il le tire de son sein; mouvement de joie de Giulio.*) Oui, le voilà! voyez c'est bien celui qui vous a été désigné... daté du camp de Béziers, signé Gaston; et cette signature, monsieur... cette signature n'est pas faussée, elle est authentique... vous pourrez l'affirmer à Richelieu; mais vous ne lui direz que ce qu'il sait déjà... Aussi adroit que fourbe, il devait mentir, vous tromper, pour rester seul maître d'un secret d'état qu'il taira ou divulguera selon sa position et son crédit à la cour... L'infâme! moi

aussi, j'aurais pu meservir de cet écrit comme d'un levier de fortune et de puissance... Mais j'avais trop de noblesse et de dignité dans l'âme pour en agir de la sorte.. Gage certain de la fidélité du martyr qui est dans le ciel, tu me rappelais tout le passé... tu me redisais le nom du bourreau de mon maître, de mon vieux général, il faut que je me sépare de toi, il le faut!

GIULIO, à part.

Enfin!...

LE BARON.

Mais te donner à Richelieu, jamais!

Il le jette au feu.

GIULIO, à part.

Ah! détruit! anéanti!

LE BARON.

Et maintenant avouez-le, monsieur, en me voyant hésiter à soutenir le défi que vous aviez tous reçu de moi... vous avez dit: Le vieillard a peur!... Peur!... mais la pensée m'était venue que j'avais sur mon sein le manifeste de Béziers, et vous le disputer, c'était vous le livrer, le laisser à Richelieu... Oh! plutôt mille fois passer pour le plus lâche des lâches... C'est que vous ne savez pas combien je l'exècre, cet homme... c'est que vous ne savez pas qu'en haine de lui, je donnerais ma fortune, mon sang, ma vie, mon honneur!... Ah! que ne suis-je jeune, que n'ai-je encore la force de faire la guerre! d'une main je prendrais une bannière, de l'autre une bonne épée, et je crierais: Aux armes! mort à Richelieu! Et je serais écouté, (*passant à Giulio, et lui serrant la main*) et de nombreux amis marcheraient avec moi... et l'infâme tomberait sous nos coups!... Mais je suis vieux, souffrant... je ne puis exhaler ma rage qu'en cris impuissants; je ne puis plus que maudire!... O malheur! malheur!

LE CHEF, bas à Giulio.

Qu'ordonnez-vous?

GIULIO, bas.

J'ordonne que ce vieillard soit libre et respecté!

LE BARON, à Giulio.

Oh! sortons, sortons... je ne veux pas que ces hommes puissent dire à Richelieu qu'ils m'ont vu sans force et près de tomber devant eux.

Il sort avec Giulio; puis le Chef et les soldats sortent.

SCENE VII.

LÉONA, puis DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, frappant à sa porte.

Monsieur de Lara!

LÉONA, à elle-même.

En voilà un événement!

DESGRAVAUX.

Mais ouvrez-moi donc!

LÉONA, entendant frapper pour la première fois.

Quiest-ce qui frappe donc comme ça? Seraient-ce encore des soldats du roi?

DESGRAVAUX.

Monsieur de Lara! monsieur de Lara!

LÉONA.

C'est la voix de M. Desgravaux.

Elle ouvre la porte.

DESGRAVAUX, *entrant avec son pet-en-l'air et coiffé d'un bonnet de coton.*

C'est bien heureux!

LÉONA, *riant de le voir ainsi costumé.*

Ah! ah! ah! est-il drôle comme ça!

DESGRAVAUX, *apercevant seulement Léona.*

Léona!

LÉONA, *riant encore.*

Oui, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Toi! dans cette chambre! Ah ça! suis-je bien bien éveillé! ne suis-je pas somnambule?

LÉONA.

Non, non, vous n'êtes pas somnambule, allez, vous êtes bien éveillé?... tout ce qu'il y a de plus éveillé.

DESGRAVAUX.

Mais pourquoi est-tu là? Pourquoi M. de Lara n'y est-il pas? pourquoi ces cris que j'ai entendus et qui m'ont presque fait croire qu'on s'égorgeait ici?

LÉONA.

On ne s'égorgeait pas; mais peu s'en est fallu... mais pardon, je me sauve...

DESGRAVAUX, *voulant la retenir.*

Mais dis-moi donc ce qui est arrivé?

LÉONA.

Vous saurez ça plus tard... je cours bien vite auprès de monsieur le baron... Après ce qui s'est passé, il a peut-être besoin de moi.

Elle sort par le fond.

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *seul.*

Elle me laisse là sans m'avoir rien appris... Que diable dois-je penser... Ah! je me creuserais la cervelle jusqu'à demain matin, je n'en serais pas plus avancé... Léona est allée chez monsieur le baron, suivons-la. (*Il va pour sortir par le fond, et il s'arrête tout-à-coup.*) Mais (*montrant la porte de gauche*) passons par ma chambre; par là (*indiquant la porte du fond*) j'aurais l'air de courir après Léona; et si l'on nous rencontrait, on pourrait supposer... une chambrière! fi donc!

Il sort par la gauche, et dans le même moment Giulio rentre par le fond.

SCENE IX.

GIULIO, *entrant triste et pensif et allant s'asseoir dans le grand fauteuil. Moment de silence.*

Adieu ce brillant avenir! ces honneurs! ces dignités! adieu tous mes beaux rêves d'ambition! (*Se levant.*) Je m'y étais si bien pris pour arriver à bonne fin! Depuis près de deux mois nul n'avait pu me deviner: nul n'avait même soupçonné que des hommes armés, venus avec moi de Paris, étaient cachés dans les environs, obéissant à mes ordres, et prêts, au premier signal, à faire irruption dans le château... Oh! je n'ai manqué ni de souplesse ni d'habileté, ni de ruse, ni de persévérance! mais c'est un fait accompli! il n'y faut plus songer!... je suis jeune... peut-être une occasion nouvelle se présentera pour me jeter sur le chemin de la fortune... et puis après tout, la fortune, les grandeurs, la puissance... est-ce là le bonheur? Le bonheur n'est-il pas de vivre obscur, oublié des hommes, en n'ayant au cœur qu'une seule pensée, celle de l'amour!... l'amour!... Ah! quel souvenir! Laure! pauvre enfant!... Oh! mais chassons de mon esprit cette triste et pénible idée... et bénissons le ciel de pouvoir m'éloigner de ces lieux sans la revoir... Mais ce projet dont elle me parlait!... (*Apercevant Laure qui entre par la porte du fond.*) Laure! grand Dieu!

SCENE X.

LAURE, GIULIO.

LAURE.

Giulio!

GIULIO.

Vous!... ah! les jours du baron sont en danger.

LAURE.

Non, oh! non, mon oncle est bien, tout-à-fait bien maintenant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Giulio, je t'ai demandé si tu m'aimais, si tu serais heureux d'être à moi? et tu m'as répondu que ce serait ton vœu le plus cher!... je t'ai dit qu'il m'était venu une idée hardie, mais heureuse, et que nous serions unis... Eh! bien, voici l'instant!

GIULIO.

Que veux-tu dire?

LAURE.

Je veux dire, mon Giulio, que dans un moment, tout-à-l'heure, le comte de Mauléon me rendra sa parole, et mon oncle consentira à notre union.

GIULIO.

Mais tu es folle!

LAURE.

Oh! non, mais je t'aime!

GIULIO, avec effroi, écoutant.

Oh! mon Dieu!

LAURE.

Qu'as-tu donc?...

GIULIO.

Je ne me trompe pas... ce bruit...

LAURE.

Eh bien!...

GIULIO.

On vient ici... on s'approche...

LAURE.

Et tu trembles!... Mais tu ne m'as donc pas comprise? C'est mon oncle et M. de Mauléon... un avis secret...

GIULIO.

Va-t'en! va-t'en! malheureuse, tu te perds!

LAURE, se jetant à son cou.

Je me sauve!... car c'était le seul moyen d'être à toi!

SCENE XI.

MAULÉON, LE BARON, LAURE, GIULIO.

LE BARON, à la vue de Laure.

On ne nous avait pas trompés!

MAULÉON.

C'est bien elle! c'est bien Laure de Nangis!

LAURE.

Oui, Laure de Nangis, qui ne vivait, qui ne respirait que pour lui, et qui, désespérée, éperdue, en apprenant qu'il partait, est venue le supplier de ne la pas abandonner, de ne la pas livrer au plus affreux désespoir; car cet homme, voyez-vous... eh bien! je suis à lui!

LE BARON, la saisissant par le poignet avec force.

Infâme! infâme! (Puis, la repoussant brusquement, il va droit à Giulio.) Je t'avais reçu chez moi; je t'avais recueilli comme un ami... et, lâche séducteur, tu as couvert mon nom de honte et d'opprobre... Oh! prie Dieu! prie Dieu! car tu vas mourir!

Il tire son poignard.

LAURE, se jetant aux genoux du Baron.

Mon oncle, grâce, grâce pour lui!

LE BARON, la repoussant.

Grâce! non, non, vengeance!

LAURE, toujours à genoux.

Mais il n'est pas coupable!... c'est moi, moi seule!... Oui, j'accepterai ma honte toute entière, et je me sou mets d'avance à tous vos mépris... Il partait! il s'éloignait sans me revoir!... Et c'est moi qui, dans mon fatal égarement, ai couru moi-même à ma perte, à mon déshonneur!... j'ai mérité la mort! je vous la demande à genoux! Tuez-moi, par pitié, tuez-moi!

LE BARON.

Laure, tu ne m'as pas dit vrai! n'est-ce pas? tu ne m'as pas dit vrai?

LAURE.

Ma honte vous répond assez!...

LE BARON.

Un serment! je veux un serment! Jure-moi que tu viens de me dire la vérité! ou je le tue!

GIULIO.

Elle s'accuse... mais je suis seul coupable... frappez-moi!

LAURE, se cachant la tête dans ses mains.

Oh! j'ai dit vrai... je le jure par le ciel que j'outrage et qui m'entend.

LE BARON laissant tomber le poignard.

Elle seule est coupable! oh!

Il reste un instant absorbé par sa douleur.

LAURE, pleurant et à elle-même.

Malheur! malheur sur moi!

MAULÉON, montrant Laure et à part.

Infortunée!

Il va à elle et veut la relever.

LE BARON, en forçant Laure à demeurer à genoux.

Reste à genoux, malheureuse, reste à genoux!

(A Mauléon.) Auriez-vous pitié d'elle? vous!... Mais vous ne l'avez donc pas entendue?

MAULÉON.

Monsieur le baron, hier à mon arrivée je m'étais aperçu qu'un autre était l'objet des secrètes pensées de M^{lle} de Nangis, et que moi son fiancé j'étais oublié; mais je ne désespérais pas de reconquérir la tendresse de celle qui m'avait donné sa foi et ses sermens... j'ai trop présumé de moi, je me suis mal jugé.. je rends à mademoiselle de Nangis sa parole, sa liberté, et je lui pardonne.

Il la relève.

LE BARON.

Et moi, je ne lui pardonne pas... demain, les portes d'un couvent s'ouvriraient et se refermeraient à jamais sur elle.

LAURE.

Qu'avez-vous dit? un couvent! ah! grâce! grâce!

LE BARON.

Laissez-moi!

LAURE.

Un couvent c'est un saint asile... c'est la maison de Dieu.. et Dieu me repoussera, me rejettera comme indigne... je le fléchirai, me direz-vous, à force de le prier.. mais la prière qui monte jusqu'à lui, la prière qui le fait nous absoudre.. elle ne sera pas dans mon cœur... Eh! comment y trouverait-elle place?... Mon cœur sera plein, toujours plein de cet amour qui me cause tant de maux et qui pourtant fait ma jole et mon bonheur. Ah! mon oncle, ne m'enfermez pas dans ce fatal couvent, ne m'ôtez pas tout espoir de me réconcilier un jour avec le ciel, ne me livrez pas au courroux éternel de Dieu!

LE BARON.

Assez! assez!

LAURE.

Et puis, dans ce couvent, je mourrai, oui je mourrai... car je ne le verrai plus, lui! et lui... c'est mon sang, c'est ma vie.. Mourir dans les larmes, dans la douleur! dans des tortures horribles... et par votre volonté.. oh! non! là, tout-à-l'heure, quand je vous disais : Tuez-moi! vous

m'avez épargnée, vous m'épargnez encore... mon oncle, mon bon oncle.. Ah ! votre main frémit dans la mienne... vous soupirez... vous pleurez... (avec élan) vous pleurez!.. vous m'avez pardonné!..

LE BARON.

Relève-toi! (*Laure se relève et regarde le baron avec anxiété, mouvement de silence.*) Voici l'heure où nous allons nous incliner devant le Dieu qui a de l'indulgence pour tous les coupables et un pardon pour toutes les fautes... (*A Laure et à Giulio.*) Suivez-moi tous deux à la chapelle!

LAURE, à part, avec joie.

Ciel !

GIULIO, tout troublé.

Monsieur...

LE BARON.

Ne m'avez-vous donc pas compris ?.. ne voyez-vous pas que je veux sauver l'honneur de ma famille ?..

GIULIO.

Eh bien ! monsieur... ce mariage...

LE BARON.

Achievez!..

GIULIO.

Il est impossible!..

LAURE.

Juste ciel !

LE BARON

Impossible, avez-vous dit ? ce mariage est impossible!

GIULIO.

Oh ! monsieur, si vous saviez...

LE BARON, avec la dernière violence.

Expliquez-vous donc ?

LAURE, avec exaltation et désespoir.

Marié ! marié !

GIULIO.

Non !.. oh ! non !.. (*S'approchant du Baron.*) Monsieur .. oh ! la parole me manque... elle expire sur mes lèvres... jamais je n'aurai la force de faire cet aveu...

LE BARON.

Parlez-vous, enfin ?

GIULIO.

Eh bien ! (*Puis, comme frappé d'un souvenir, il arrache une lettre de son sein.*) Tenez, monsieur, tenez, lisez... vous saurez tout.

LAURE, au désespoir.

O mon Dieu ! mon Dieu ! perdue, déshonorée !

LE BARON.

Qu'ai-je lu !... Oh ! horreur, horreur !

MAULÉON, au Baron.

Mais qu'est-ce donc ?

LE BARON, sans leur répondre, courant à Giulio.

Lâche ! misérable !.. Ainsi tu apportes le dés-honneur, et tu ne peux donner la réparation !... Oh ! faut-il que ma rage soit impuissante... Tu le sais, lâche, tu le sais, je ne puis verser ton sang ! mais, va-t'en.. va-t'en !.. je te voue à l'exécration des hommes et à la vengeance du ciel ! Ah !... à moi !... à moi !...

LAURE.

Mon oncle !

LE BARON, à Laure et à Mauléon.

Cet homme ! écoutez tous... ah ! Dieu... Dieu le punira !..

LAURE.

Mon oncle ! Du secours ! (*Elle lui met la main sur le cœur.*) Mort !

MAULÉON.

Mort !

Tout le monde entre. Moment de silence.

GIULIO, apercevant à terre le papier qu'il a remis au Baron, et qui s'est échappé de sa main.

Ciel ! ce papier !... (*Mauléon veut s'en emparer, Giulio le devance et le ramasse avant lui.*) A moi cet écrit, monsieur ! c'est mon secret !...

MAULÉON.

Oh ! je vous l'arracherai !

GIULIO.

Vous me tuerez plutôt ! Venez, monsieur.. derrière la chapelle de Bon-Secours !

MAULÉON, avec joie.

Ah ! le courage vous vient enfin !.. (*Saisissant Giulio par le bras.*) Partons ! partons à l'instant ! vous pourriez changer encore d'avis ! et ce serait trop de lâchetés en un jour !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon meublé avec beaucoup de luxe. Des tableaux, de riches tentures, un tapis, des meubles élégans : à droite de l'acteur, une porte allant dans l'intérieur de la maison ; plus loin, de ce côté et en biais, une fenêtre de laquelle on découvre la campagne et au loin le château de Saint-Germain ; dans le fond, une large porte-fenêtre ouvrant sur un joli jardin au milieu duquel, et un peu dans le lointain, on aperçoit un élégant pavillon praticable ; à gauche, et faisant pendant à la fenêtre de droite, une porte-fenêtre ouvrant sur une autre partie du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONA, LAURE.

Au lever du rideau, Léona, assise près d'une table à droite, arrange ses cartes ; Laure est assise du côté de la fenêtre.

LÉONA.

Là... voici mon jeu de cartes tout préparé. Si la fantaisie vous en reprend, je pourrai me souvenir de mon ancien métier, et vous dire votre bonne aventure...

LAURE.

Giulio!.. Giulio!.. viendra-t-il donc aujourd'hui ?

LÉONA.

Mais il n'est pas tard... quatre heures viennent de sonner à l'église du Pecq ; et quelquefois le seigneur Giulio vient à minuit... vous savez qu'il ne quitte guère la cour, et que son service le retient souvent dans les appartemens de la reine!

LAURE.

Oui, son service le retient à la cour... Oh! quand je regarde les fenêtres de ce royal château de Saint-Germain, qui le soir resplendent de clartés mouvantes : quand, apportés par le vent les sons d'une musique éloignée s'élèvent par intervalle, répétés par les échos de la forêt, mon cœur se sent, il me semble que mon malheur doit venir de là.

LÉONA.

Quelles pensées, madame!

LAURE.

Si tu savais combien je voudrais me reposer enfin de ces terribles agitations! quelles peines amères, quels doutes déchirans m'assiègent! oui, il est riche, il est puissant ; il vit à la cour, et pourtant on t'a dit que personne n'y connaissait Giulio de Lara... O mon Dieu, mon Dieu! qui m'éclairera!

LÉONA, riant.

Mes cartes! (*D'un ton majestueux.*) Vous l'avez voulu, madame... l'oracle va parler.

Elle étale son jeu de cartes sur la table.

LAURE.

Je le veux bien... va, je suis folle!

Elle va s'appuyer sur la chaise de Léona.

LÉONA, d'un ton grave.

Et d'abord ce roi de cœur entre le sept de pique et l'as de carreau vous annonce d'une manière certaine que le seigneur Giulio s'appelle véritablement Giulio de Lara, qu'il occupe un emploi près de la reine, qu'il vous aime et qu'il ne vous a jamais trompée!

LAURE.

Oh! puisses-tu dire vrai!

LÉONA, gravement.

Les cartes ne trompent jamais... Oh! oh! voici de tristes nouvelles de quelqu'un que vous avez oublié, sans doute!

LAURE.

Eh! qui donc?

LÉONA.

Votre cousin Desgravaux.

LAURE.

Et que te disent les cartes?

LÉONA.

Que le pauvre homme est mort en se rendant au château d'un de ses parens!

LAURE.

Mon pauvre cousin!

LÉONA.

Dieu veuille avoir son âme, s'il en avait une! (*Continuant d'examiner ses cartes.*) Ah! mes cartes ne sont point de mon avis sur un autre point!

LAURE.

Que veux-tu dire?

LÉONA.

Oh! ceci est un secret à moi! une chose dont je ne vous ai pas parlé... quelqu'un que j'avais cru reconnaître à Paris, la dernière fois que j'y suis allée.

LAURE.

Mais qu'est-ce donc?

LÉONA.

Puisque je vous dis que je me suis trompée... que c'était une folie!

LAURE, baissant les yeux.

N'as-tu donc rien à m'apprendre sur M. le comte de Mauléon!

LÉONA.

Vous savez que, blessé dans son duel avec le seigneur Giulio et ramené au château, M. de

Mauléon n'avait pu découvrir le fatal secret... Vous, désespérée, la tête perdue, pour le connaître, ce secret, vous êtes partie pour Paris!

LAURE.

Et ce secret... il le possède toujours... Depuis cinq ans jamais il n'a voulu le livrer à mes prières.

LÉONA.

Votre voile, qu'en votre fuite vous laissâtes tomber sur les bords de la Sorgue, fit croire que vous y aviez cherché la mort; et moi, j'accréditai ce bruit, en attendant qu'il me fût permis d'aller vous rejoindre!

LAURE.

Tu voulais me sauver l'honneur!

LÉONA.

Quand, à mon tour, je quittai le château, M. de Mauléon, rétabli de sa blessure et persuadé de votre mort, avait reçu l'ordre de rejoindre en Catalogne son régiment. (*Examinant ses cartes.*) Maudites cartes! je les consulte en vain... elles sont muettes sur tout le reste... je n'y découvre qu'une chose...

LAURE, *vivement.*

Quoi donc?

LÉONA.

Eh! ce que nous savons, c'est que M^{me} de Fa-verney a succombé à ses souffrances, et que maintenant le château de Vaucluse est désert, abandonné, et qu'il n'y reste plus rien.

LAURE, *avec désespoir.*

Rien... que le souvenir de mon déshonneur!

LÉONA, *lui montrant deux cartes.*

Allons! tenez... voici deux cartes qui vont chasser toutes vos idées noires!

LAURE, *avec empressement.*

Et qu'annoncent-elles?

LÉONA.

Que monseigneur va venir.

LAURE, *avec joie.*

Tu le crois?

LÉONA.

J'en suis sûre.

LAURE, *se levant.*

Il va venir! Oh! il ne faut pas qu'il voie que j'ai pleuré... et pour lui plaire, je vais mettre cette parure qu'il aime tant... Viens, Léona, tu vas m'aider... Christine est toujours dans le jardin, n'est-ce pas?

LÉONA.

Ne la voyez-vous pas d'ici?

LAURE, *vivement.*

Et tu es bien sûre qu'il va venir?

LÉONA.

Faut-il donc vous le répéter? (*A part.*) Si mes cartes m'en ont dit un mot, je veux mourir!... Mais bah! ne fallait-il pas la consoler?... j'ai de plus gros péchés sur la conscience.

Laure sort; Léona va la suivre, quand elle est arrêtée par Giulio.

GIULIO.

Préviens ta maîtresse que je suis ici.

LÉONA.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Tiens! j'avais deviné juste.

Elle sort.

SCENE II.

GIULIO, *seul.*

Il faut que je la décide à partir aujourd'hui pour Paris, avec Léona et Christine... Il faut qu'elle parte dans une heure... j'ai besoin de cette maison pour le reste du jour... J'ai donné secrètement mes ordres pour que le pavillon du jardin fût décoré avec luxe, avec élégance. (*Allant à la fenêtre.*) Bien... on a sablé la grande allée et disposé ces caisses d'orangers... Tâchons surtout de détourner les soupçons de Laure... Pauvre femme! Mais en l'attendant, voyons ces rapports. (*Lisant.*) « Le régiment d'Auvergne vient de rentrer en » France après avoir fait les guerres de Catalogne; » le major de Mondurand est parti pour Paris, où » il est arrivé; je le fais surveiller avec soin, et » s'il lui prend fantaisie de sortir de la ville par » la route qui conduit au Pecq, il sera arrêté sur » le-champ. » Arrêté! qui vous a dit cela, monsieur? Ces gens pêchent toujours par excès de zèle... surveiller, c'est bien; mais arrêter! Du reste, je n'en doute point... Ce major du régiment d'Auvergne n'est autre que le comte de Mauléon qui a pris ce nom de Mondurand d'un fief de sa famille. (*Lisant d'autres papiers.*) Qu'est-ce ceci?... « Demandent à entrer dans la police » secrète de votre seigneurie: 1^e Deux révérends » pères jésuites, très-vivement recommandés par » monseigneur le nonce de sa sainteté et sa ma- » jesté la reine Anne d'Autriche » (*Vivement.*) Accordé! accordé!... « 2^e Un gentilhomme du » comtat d'Avignon, le chevalier Desgravaux, que » des malheurs de famille obligent à prendre ce » parti désespéré. » (*S'interrompant.*) Desgravaux!... mais je ne me trompe pas, c'est le cousin du château de Vaucluse, qui, il y a cinq ans... Diable! s'il allait me reconnaître un jour... voir Laure!... ceci mérite réflexion. (*Continuant de lire.*) « Et pour mettre sur-le-champ à l'épreuve le » zèle et les dispositions de M. le chevalier Des- » gravaux, l'un de vos fideles serviteurs se trou- » vant subitement empêché par maladie grave, » j'ai confié au dit Desgravaux une mission se- » crète et d'urgence... je l'ai muni de toutes les » instructions nécessaires, et j'ai tout lieu de » croire qu'il s'en tirera avec succès. » C'est aller un peu trop vite, monsieur! et je vous blâmerai de ne pas attendre mes ordres.... mais voici Laure!

SCENE III.

GIULIO, LAURE.

LAURE, *entrant, et apercevant Giulio.*

Enfin, vous êtes venu ! oh ! combien je vous ai attendu !

GIULIO, *la baisant au front.*

Comment avez-vous passé le temps depuis que je vous ai vue ?

LAURE.

Tristement ; vous le savez, je n'ai de joie qu'en votre présence !

GIULIO.

Je vous en remercie, bel ange.

LAURE.

Mais toutes mes joies sont courtes et rares comme vos visites.

GIULIO.

Je viendrais plus souvent si j'avais plus de temps ; mais si vous saviez, Laure, comme les heures, les jours, les semaines s'envolent !... j'ai des obligations dont je suis esclave ; ma vie s'écoule au milieu de mille soins qui m'ôtent à moi-même ; je ne m'appartiens pas.

LAURE, *s'asseyant sur un coussin à ses pieds.*

Ne vivrez-vous donc jamais pour vous et un peu pour moi ? Ne renoncerez-vous donc pas à ces chaînes si lourdes que vous traînez toujours avec plus de fatigue et d'esclavage ?

GIULIO.

Oh ! il y en a pour long-temps encore, et peut-être mourrai-je à la peine !

LAURE.

Mais pourtant tu n'es pas heureux ainsi, Giulio ! Tes jours se passent dans je ne sais quelles arides et pénibles occupations ! Et quel est le but de tant d'efforts ? que veux-tu de plus que ce que tu as ? Vois comme ta vie serait bonne ici, avec moi et ta fille ! N'est-ce pas, Giulio que tu voudras vivre enfin pour nous deux ?

GIULIO, *souriant.*

Plus tard.

LAURE.

Plus tard... Y a-t-il du nouveau à la cour?... Quitterons-nous bientôt Saint-Germain ?

GIULIO.

Pas avant le nouvel an, je crois ; le cardinal de Richelieu est fort mal de sa toux ; il change à vue d'œil, le pauvre homme ! il y a des paris qu'il n'ira pas aux fêtes de Noël.

LAURE.

Ce sera un grand politique de moins en ce monde ; et le roi aura grand-peine à démêler sans lui les affaires de son royaume.

GIULIO.

Surtout s'il s'y applique lui-même.

LAURE.

Après trente-deux ans de règne, il en serait à son apprentissage ?

GIULIO, *étonné.*

Vous êtes fort au courant des affaires politiques, à ce qu'il me paraît ? (*Souriant.*) Et vous avez déjà songé sans doute au successeur de Richelieu ?

LAURE.

Mais ce pourrait bien être une autre éminence, le cardinal de Mazarin.

GIULIO.

Vous croyez ? (*Passant ses mains dans les cheveux de Laure.*) Vous êtes merveilleusement belle aujourd'hui, madonna Laura !

LAURE.

Mais dites-moi, Giulio, les changemens qui surviendront à la mort du cardinal ne feront-ils rien à votre position ?

GIULIO.

Qui peut prévoir les événemens ? de plus habiles que moi ne peuvent dire ce qui doit arriver. Quelle belle place va laisser vide celui qui depuis vingt-deux ans est le véritable roi de France ! Que de pouvoir, de richesses, de grandeurs il va échanger contre six pieds de terre ! Voilà ses vastes projets finis : il meurt avant son maître, sans avoir atteint le dernier terme de son ambition ! Richelieu ne sera pas régent du royaume ! Ah ! ah ! quelle pauvre figure il fera dans son linceul quand monsieur viendra lui jeter de l'eau bénite ! l'astre d'Anne d'Autriche se lève, et déjà tous les courtisans tournent le dos au roi et au ministre moribond pour saluer de loin le nouveau pouvoir.

LAURE, *timidement.*

Vous êtes attaché à la maison de la reine ? mais je ne sais pas au juste quel est votre emploi !

GIULIO, *haussant les épaules.*

Et quand vous le sauriez, cela le rendrait-il plus brillant et plus sûr ? A quoi bon vous tourmenter de toutes ces choses ? Laissez-m'en le souci. Vous êtes curieuse, Laure ; c'est égal, je vous aime ! vous êtes si belle !

LAURE.

Oh ! si vous me parliez toujours ainsi !... Ah ! Giulio, vous seriez plus heureux, si vous me donniez toujours votre confiance !

GIULIO, *lui baisant les mains.*

Que tes mains sont admirablement belles ! je veux qu'un peintre les mette dans un de ses tableaux.

LAURE.

Mais alors il verrait mon visage.

GIULIO.

Tu garderais ton masque.

LAURE.

Tu es donc jaloux, mon Giulio ?

GIULIO.

Jaloux ! non !

LAURE.

Alors pourquoi me tenir ainsi cachée ?

GIULIO.

Parce qu'il est inutile de l'exposer aux regards,

aux fleurettes des raffinés de la cour; je suis homme de précaution : ce soir, par exemple, je t'éloigne d'ici.

LAURE, toute émue.

Comment ! encore ! Vous voulez que je parte ! que je retourne à Paris, dans cette rue étroite et sombre où il n'y a ni air ni soleil !... Ah ! laissez-moi ici !

GIULIO.

Vous ne vous en irez que pour un jour ! mais ce soir il ne doit y avoir personne dans cette maison.

LAURE.

Et pourquoi ?

GIULIO.

Le roi, tout faible et tout malade qu'il est, veut se donner le plaisir d'une chasse aux flambeaux dans la forêt du Vésinet; toute la cour y sera, car la reine doit suivre la chasse. Il serait possible qu'en passant devant cette maison quelque seigneur, quelque dame eût la fantaisie d'y entrer...

LAURE.

Eh bien, restez, vous serez là pour en faire les honneurs; (*scrutant Giulio*) on dirait que c'est à cette intention que vous avez fait décorer le petit pavillon et sabler l'allée du jardin !

GIULIO.

Folle ! y penses-tu ?... ces apprêts, tu le sais, ne sont que pour toi.

LAURE, avec une résignation affectée*.

Je m'en irai donc, je retournerai à Paris.

GIULIO.

Dans une heure un carrosse viendra te chercher, ainsi que Christine et Léona.

LAURE.

Des gens à vous ?

GIULIO.

Non; ce sera comme la première fois... tu ne dois pas même leur dire mon nom.

LAURE, de même.

Alors, je n'aurai garde... et quand devrai-je revenir ?

GIULIO.

Quand tu voudras... dès demain; n'es-tu pas la maîtresse ici?... Surtout garde bien ton masque, et ne parle à personne le long de la route... Adieu. Ah ! j'oubliais... un point important (*tui donnant un anneau*) tiens, prends cet anneau... Dans ces temps de trouble, et surtout un jour de chasse, la route de Saint-Germain est soigneusement observée... Si par hasard les gens de la police arrêtaient ton carrosse, montre-leur cet anneau; ce sera ton sauf-conduit !

LAURE, prenant l'anneau.

Merci... Quand vous reverrai-je ?

GIULIO.

Dans quelques jours sans doute.

LAURE, tristement.

J'attendrai donc !... Giulio, vous partez sans embrasser votre fille ?

* Laire, Giulio.

GIULIO.

Oh ! non... je l'aperçois qui joue dans le jardin, je vais lui dire adieu... (*Souriant.*) Elle va me gronder encore, me dire que je vous fais pleurer... C'est vous qui lui apprenez cela, tête folle !

LAURE.

Je t'accompagne jusqu'à la petite porte du jardin.

GIULIO.

Non, non, reste ici, je le veux, je t'en prie. (*Il lui batte la main.*) Au revoir, Laure, au revoir... surtout, soit prête dans une heure, ne l'oublie pas ! Adieu, ma belle Laure ! adieu.

Il l'embrasse et sort.

SCENE IV.

LAURE, seule.

Je ne partirai pas ! Oh ! je saurai enfin pourquoi il m'éloigne !... Cette partie de chasse, cette jalousie supposée !... cette crainte qu'on m'aperçoive !... vains prétextes dont je ne serai point plus long-temps la dupe ! Il me trompe ! il me trahit !... Plus de doute, j'ai une rivale ! mais je saurai tout... je la connaîtrai !... Je reste !... oui, je reste. Ah ! c'est Léona !

SCENE V.

LAURE, LÉONA.

LÉONA, toute agitée.

Ah ! madame !...

LAURE.

Eh bien, qu'as-tu ? Quel est ce trouble ?

LÉONA.

Monseigneur Giulio venait à peine d'embrasser Christine, et de sortir par la petite porte du jardin, quelqu'un s'est présenté à la grande entrée, et j'ai cru reconnaître...

LAURE.

Qui donc ?

LÉONA.

M. le comte de Mauléon.

LAURE, dans le plus grand trouble.

Le comte de Mauléon !

LÉONA.

Où, madame.

LAURE, avec épouvante.

Il ne t'a pas reconnue ? il ne t'a pas vue ?

LÉONA.

Au contraire, il m'a appelée par mon nom !... il m'a dit de lui ouvrir la grille...

LAURE.

Eh bien !

LÉONA.

J'ai obéi .. et suis accourue près de vous !

LAURE, éperdue.

Qu'il n'entre pas ! qu'il n'entre pas ! je mour-

rais de honte !... Oh ! mon Dieu ! cette voix ! cette voix !...

LÉONA.

C'est lui !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAULÉON.

MAULÉON, *au fond.*

Laure de Nangis, est-ce vous que je vois ?

LAURE.

C'est moi, monsieur de Mauléon !

Légère pause.

MAULÉON.

Cet enfant que j'ai vu jouer dans le jardin...

LAURE, *tombant dans un fauteuil et se cachant le visage dans ses mains.*

Ah !...

Léona sort.

SCÈNE VII.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON.

Ce que je vois est-il bien réel ? Mais je vous ai crue morte, ensevelie pour jamais dans le gouffre de Vaucluse !

LAURE.

Ah ! plutôt à Dieu que je fusse véritablement morte alors ! Mon agonie n'eût duré qu'un moment, et depuis cinq ans ! est-ce vivre, de n'oser paraître à la face du monde, et de traîner misérablement sa honte sous la volonté d'un homme ? Est-ce vivre d'avoir renoncé à sa famille, à son nom, à cette estime de soi-même qui soutient et qui console ? Mais si vous saviez tout, vous auriez encore pitié de moi, monsieur !

MAULÉON.

Oh ! l'Italien ! l'Italien !... Giulio de Lara !...

LAURE.

Il m'a déshonorée... et il aime à présent une autre femme... il me quitte pour elle !...

MAULÉON.

Traître et lâche ! Oh ! je le reconnais bien là. Il n'a eu dans sa vie qu'un seul moment de courage... c'était pour défendre son secret... dans ce fatal duel où le sort a trahi mon bras ! Mais j'irai le trouver, cet homme, et il faudra bien qu'il vous épouse, il le faudra ! Car maintenant, Laure, vous avez un appui, un protecteur !... Voyons, Laure, voyons... il faut tout me dire, et nous aviserons ensuite aux moyens de réparer votre malheur... Courage !

LAURE.

Oh ! vous saurez tout un jour... Mais d'abord ne songeons qu'à la trahison qui me menace.

MAULÉON.

Mais cette trahison, qui vous l'annonce ?

LAURE.

Depuis cinq ans je me fie aux promesses de Giulio... mille fois, il m'a déclaré que tout son désir était de m'épouser, mais qu'il fallait attendre... Au commencement de cet été, il nous a fait quitter l'asile retiré que nous occupions à Paris, pour nous faire habiter cette campagne... Depuis que nous sommes ici, ses visites deviennent plus rares de jour en jour, et il me donne pour prétexte son service qui le retient à Saint-Germain, près de la reine.

MAULÉON.

Mais quel emploi y occupe-t-il ?

LAURE.

Je l'ignore... Il ne souffre pas volontiers les questions, et il n'y répond jamais... Mais ce qui augmente mes soupçons, ce qui annonce un mystère que je veux éclaircir à tout prix, c'est que depuis quelque temps, à certains jours, et sous les plus légers prétextes, il nous fait mystérieusement partir pour Paris, Léona, Christine et moi. Aujourd'hui encore, nous devons quitter cette maison... et un air de fête et de luxe, des préparatifs dans le pavillon du jardin, me donnent l'assurance qu'il reçoit une femme en ce lieu... Oui, tout me présage cette abominable trahison.

MAULÉON.

Quand devez-vous quitter cette maison, partir pour Paris ?

LAURE.

Avant une heure, une voiture doit venir nous prendre... Ah ! tenez, tenez, j'oubliais... (*Présentant à Mauléon la bague que lui a donnée Giulio de Lara.*) Grâce à cet indice, vous pourriez me dire peut-être quel est Giulio de Lara, quelle charge il remplit à la cour ?

MAULÉON.

Quelle est cette bague ?

LAURE.

C'est Giulio qui me l'a remise ! Il m'a dit que, si notre voiture était arrêtée sur la route par les gens de la police, cet anneau me servirait de sauf-conduit.

MAULÉON, *examinant la bague avec attention.*

Des armes !... un chiffre inconnu !... Quel mystère !...

Il rend la bague à Laure.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, *accourant.*

Une voiture s'arrête à la porte... ce sont des valets à livrée noire... Le cocher dit qu'il vient chercher deux dames et un enfant.

LAURE, *vivement.*

C'est la voiture qui doit nous emmener... elle est envoyée par Giulio.

MAULÉON.

Eh bien, Laure, partez... partez à l'instant avec Christine et Léona... Indiquez-moi où je pourrai vous rejoindre à Paris. Moi, je reste ici! caché dans cette maison, je verrai tout.

LAURE.

Oh! non, je l'ai juré, je veux rester, je resterai... il me croira partie... d'ici on peut tout voir; car c'est là dans le pavillon, j'en suis certaine.

MAULÉON, *donnant une bourse à Léona.*

Eh bien, Léona, cette bourse au cocher, pour être sûr de sa discrétion, et qu'il parte à l'instant pour Paris.

LÉONA.

J'y cours. (*Fausse sortie.*) J'ai un autre sujet d'inquiétude... il m'a semblé voir plusieurs hommes armés rôder aux environs de la petite grille du jardin... Je renvoie le cocher, je reviens à l'instant, et je ramène Christine; car ces hommes me font peur.

Elle sort.

SCENE IX.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON, *regardant par la fenêtre, avec inquiétude.*

Léona ne s'est pas trompée... il y a du monde à la petite grille... ce sont des hommes de mauvaise mine.

LAURE.

O mon Dieu!

MAULÉON, *regardant toujours.*

Plus de doute... ce sont des exempts de la police.

LAURE.

Des exempts de la police!

MAULÉON, *revenant à Laure.*

Ne vous effrayez point, Laure! ne suis-je pas là pour vous défendre?

SCENE X.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, EXEMPTS et GARDAS; puis LÉONA, CHRISTINE.

DESGRAVAUX, *au fond, parlant aux exempts.*

Gardez toutes les issues, et que personne ne sorte d'ici!... (*Allant à Mauléon.*) Monsieur de Mondurand, je vous arrête! (*Le reconnaissant.*) Ah! mon Dieu!...

Il fait un pas en arrière.

LÉONA, *reconnaissant à son tour Desgravaux.*

Mais je ne me trompe pas... cette voix... cette tournure...

LAURE.

C'est le chevalier Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *se retournant tout éperonné, à la voix de Laure.*

Mademoiselle Laure de Nangis!... Mais vous n'êtes donc pas morte!

LÉONA, *secouant Desgravaux.*

Mais vous n'êtes donc pas mort!...

DESGRAVAUX.

Mort!... j'en serais bien fâché...

MAULÉON, *avec mépris.*

Mon cousin Desgravaux, je vous fais bien mon compliment, vous faites là un joli métier!

LÉONA.

N'avez-vous pas de honte?... Moi qui ne suis qu'une pauvre fille, je rougirais de manger de ce pain-là...

Elle sort par la droite, emmenant Christine.

SCENE XI.

LES MÊMES, hors LÉONA et CHRISTINE.

DESGRAVAUX.

Écoutez donc... écoutez donc... Quand on n'en a pas d'autre, et qu'on tient à soutenir l'honneur de son nom... et puis il y a bien un peu de la faute de tous mes nobles parents... Ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent tous de mourir ou de s'en aller je ne sais où!... Quand j'ai eu mangé jusqu'à la dernière pierre de mon château, où il pleut toujours, jusqu'à la dernière broussaille de mes champs où il ne pousse rien, je me suis dit: Desgravaux, mon ami, tous tes amis sont morts, ta belle cousine, mademoiselle de Nangis, s'est jetée à l'eau... pardon, je le croyais. M. de Mauléon fait la guerre en Castille, tu ne peux pourtant pas souffrir que le dernier des Desgravaux meure de faim... alors c'est au gouvernement à te nourrir... Et aussitôt...

MAULÉON, *avec dédain.*

Vous vous êtes fait le vil agent de Richelieu?

DESGRAVAUX, *vivement.*

Où d'un autre... ceci est mon secret... Du reste, mon cousin, je suis charmé de voir qu'il y a encore... je venais arrêter M. de Mondurand, major du régiment d'Auvergne, et non pas M. de Mauléon...

MAULÉON.

Faites donc votre devoir!.. je ne devrai pas ma liberté à un mensonge... je suis le major du régiment d'Auvergne, j'ai pris le nom de Mondurand d'un de mes fiefs de Touraine...

DESGRAVAUX.

Vraiment, mon cousin, vous me désolez, je ne demandais pas mieux que de vous laisser partir, de m'en aller en Touraine avec vous... et voilà maintenant qu'il faut que je vous arrête!

LAURE, *bas à Mauléon.*

Sauvez-vous!... sauvez-moi!... (*lui glissant l'anneau dans la main.*) Tenez... cette bague!

MAULÉON, *prenant la bague, à part.*

Oui, c'est un moyen de savoir la vérité!.. (*haut avec ironie.*) Monsieur Desgravaux, j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'accomplissement de vos devoirs, et si vous sauriez, pour les remplir, étouffer toutes vos affections... je vois que

l'état possède en vous un bon serviteur... mais cette fois il n'exige pas de vous un si cruel sacrifice... je suis à l'abri de toute poursuite, monsieur Desgravaux... j'ai un sauf-conduit dont vous reconnaîtrez sans doute la valeur... (*lui présentant tout-à-coup l'anneau*) et cette bague!...

DESGRAVAUX, reculant avec respect.

Ah! mon Dieu!

LAURE à part.

Il est sauvé!

MAULÉON, à part.

Quel est donc ce Giulio?... (*Haut.*) Eh bien! monsieur Desgravaux, vous reconnaissez, n'est-ce pas, la toute-puissance de ce sauf-conduit?

DESGRAVAUX, s'inclinant.

Sans aucun doute.

MAULÉON, à part.

Oh! si je pouvais savoir! (*Haut.*) Vous avez reconnu les armes, le chiffre de monseigneur...

DESGRAVAUX, bas à Mauléon.

Chut!.. chut!.. ne le nommons pas.

MAULÉON, à part avec rage.

Je ne saurai rien encore. — Oh! mais demain il faudra bien qu'il me dise tout.

DESGRAVAUX.

Et maintenant, mon cousin, il ne me reste qu'à m'excuser, qu'à vous prier d'oublier le souvenir de cette petite scène désagréable... (*Bas à Mauléon.*) Nous nous verrons sans doute... chez lui... chez monseigneur... (*Aux exempts qui sont restés au fond.*) Messieurs nous allons partir... il y a eu méprise. (*A Laure.*) Au revoir, ma charmante cousine. (*A Mauléon.*) Mon cousin, si vous allez jamais habiter votre fief de Touraine... comptez sur moi! (*A Léona qui rentre avec des lumières.*) Et toi, ma belle Léona...

Il veut lui prendre la main.

LÉONA, le repoussant.

Mes cartes m'avaient pourtant dit que vous étiez mort!... c'est égal, allez, vous ne vivrez pas!

Eille sort en poussant devant elle Desgravaux et les exempts.

SCENE XII.

LAURE, MAULÉON.

LAURE.

Eh bien! doutez-vous encore de sa puissance?...

MAULÉON.

Mais quel est donc cet homme?... ce mysté-

rieux Giulio!... Oh! mais tout-à-l'heure il doit venir en ces lieux, tout-à-l'heure nous saurons tout... Patience, Laure patience... et ayez bon espoir; car, je vous l'ai dit, vous avez maintenant un appui, un protecteur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, rentrant.

Silence! silence!..

Elle éteint les lumières.

LAURE.

Mais qu'as tu donc?

LÉONA.

Parlez bas, vous dis-je... je les ai fait sortir par la petite porte... et en revenant j'ai vu, du côté de la grille, un brillant cortège... des pages avec des flambeaux... des dames... des courtisans... des seigneurs qui se dirigeaient de ce côté.

LAURE, vivement.

Ce sont eux!

LÉONA, à la croisée du fond.

Oh! venez... venez... la grille s'ouvre!

LAURE, à la croisée.

Ils entrent ici!..

MAULÉON, de même.

Que de monde!..

On voit des pages qui portent des flambeaux et se dirigent vers le pavillon; ils sont suivis de plusieurs dames et seigneurs derrière lesquels marchent Giulio donnant la main à une dame jeune, belle et richement parée.

LAURE, hors d'elle.

Oh! ne voyez-vous pas!.. là... donnant la main à cette dame; si belle, si noble, si majestueuse!..

MAULÉON.

Eh bien?..

LAURE.

Vous ne le reconnaissez pas?... c'est lui!... c'est Giulio!..

MAULÉON.

Giulio!.. ah! mon Dieu!.. ce costume... ce nombreux cortège!..

LAURE.

Qu'est-ce donc?

MAULÉON.

Malheureuse!.. cette femme! c'est la reine... cet homme! c'est le cardinal Mazarin!

Laure pousse un cri et tombe évanouie dans les bras de Mauléon et de Léona qui la soutiennent.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le couvent des Carmélites. Au second plan est une grille qui sépare le parloir des religieuses de celui des personnes séculières ; cette grille est voilée d'un rideau de toile noire. A droite de l'acteur, la porte qui communique du couvent au parloir des religieuses ; à gauche, une fenêtre avec des barreaux, fermée par un rideau ; de chaque côté de la grille du fond on doit voir deux tableaux de sainteté ; pour meubles, quelques chaises de paille, comme dans une église.

SCENE PREMIERE.

SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE.

Au lever du rideau, elles sont assises et elles travaillent à l'aiguille.

SOEUR MADELEINE, à *sœur Marie* qui cesse de travailler, et qui devient tout-à-coup triste et rêveuse.

Qu'avez-vous donc, *sœur Marie* ? pourquoi cet air triste et pensif?... Vos idées seraient-elles encore au passé, ma *sœur* ?

SOEUR MARIE.

Eh bien, oui, oui, je suis coupable. (*Montrant la fenêtre à gauche.*) Par cette fenêtre, nous arrivent de temps à autre, à travers les barreaux, quelques bruits éloignés du monde .. et alors, je ne sais quels regrets me viennent au cœur... Oui, je pense à ce monde que j'ai quitté... et je le regrette, je crois.

SOEUR MADELEINE.

Pauvre enfant !... Votre faute est-elle donc sans excuse ? Il y a si peu de temps que vous êtes parmi nous... Ce n'est pas au bout d'une année seulement qu'on devient une vraie carmélite. Allons, ma *sœur*, de la résignation, de la persévérance... le cloître est un asile où se retrempe le courage, où la vie s'épure et se renouvelle.

SOEUR MARIE.

Eh bien, ma *sœur*, je ne faiblirai pas... je prierai avec ferveur, et bientôt, je l'espère, je serai digne de Dieu. Et puis, comment ne deviendrais-je pas meilleure en suivant vos leçons, en vous prenant pour exemple et pour guide !

SOEUR MADELEINE.

Oh ! non, pas moi, ma *sœur*... Mais voulez-vous un guide sûr... un guide qui vous instruit dans la pratique de toutes les vertus... ayez toujours devant les yeux notre *sœur* de la Miséricorde... c'est une sainte, celle-là !

SOEUR MARIE.

Sœur de la Miséricorde n'a donc pas, comme on me l'a dit, de grandes fautes à expier ?

SOEUR MADELEINE.

Oh ! oui, cette femme fut coupable un jour !... Mais, perdue devant le monde, elle qui avait volontairement rayé son nom d'entre les vivants, et qui, dominée par un amour sans bornes, lui avait sacrifié ses remords, son honneur et la fierté de

son rang, cette femme s'est relevée de son avilissement par une éclatante conversion... Oh ! oui, depuis douze années de retraite et d'austère pénitence, *sœur* de la Miséricorde a su réconcilier avec Dieu la coupable *Laure* de Nangis.

SOEUR MARIE.

On m'avait dit aussi que cette *Laure* de Nangis était mère quand elle vint aux Carmélites.

SOEUR MADELEINE.

On vous a dit vrai, elle avait une fille.

SOEUR MARIE.

Qu'elle a perdue !...

SOEUR MADELEINE.

Non, ma *sœur*... un noble et digne gentilhomme a été l'appui de cet enfant, son protecteur... Proscrit par le cardinal pendant nos troubles, il veille sur elle du fond de l'exil... il lui tient lieu de père ; car il n'est plus, cet homme qui a porté le malheur et la honte dans toute une famille... c'est du moins ce qu'on m'a raconté.

SOEUR MARIE, se levant.

Ainsi plus de parents, puisque sa mère est, pour ainsi dire, morte pour elle ! Mais quelquefois sans doute, *sœur* de la Miséricorde voit la jeune orpheline ?

SOEUR MADELEINE.

Depuis douze ans, elle ne l'a jamais vue.

SOEUR MARIE, avec étonnement.

Jamais !...

SOEUR MADELEINE.

Souvent la jeune fille a sollicité la faveur d'être admise auprès de sa mère... (*montrant la grille du fond*) de lui parler sans la voir, à travers cette grille et ce rideau, selon la règle de notre couvent ; mais elle a toujours refusé. « Ma fille, disait-elle, Dieu sait si je l'aime, Dieu sait, si avant de m'ensevelir dans ce cloître, j'ai assuré son bonheur et son avenir ; mais je ne veux pas entendre sa voix... oh ! je craindrais trop de ne pouvoir imposer silence à une affection irrésistible !... Cependant aujourd'hui, plus sûre d'elle-même sans doute, ou vaincue par son amour, elle a consenti à recevoir la visite de son enfant... car c'est *sœur* de la Miséricorde que nous attendons ici, dans ce parloir, et suivant la règle de notre maison, nous devons assister à cet entretien.

SOEUR MARIE.

Que m'apprenez-vous ? (*Montrant la grille du*

fond.) Et la jeune orpheline est peut-être déjà là, n'est-ce pas?... là, derrière cette grille toujours voilée, dans le parloir des visiteuses!... Pauvre jeune fille, comme le cœur doit lui battre de joie et de bonheur!

SOEUR MADELEINE.

J'entends, je crois, sœur de la Miséricorde!

SOEUR MARIE.

Oui, c'est elle... La voilà!...

SCENE II.

LES MÊMES, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pardon, mes sœurs, si je vous ai fait tant attendre... mais ce jour est pour moi un jour d'épreuve. Là, tout-à-l'heure, la religion et le monde vont se disputer mon cœur, et pour faire triompher Dieu, il m'a fallu chercher des forces dans une fervente prière... et ces forces, je les ai, mes sœurs, du moins, je le crois. (*Avec inquiétude.*) Mais la sœur tourière tarde bien à m'amener ici ma fille!

SOEUR MADELEINE.

Ici... Que dites-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un élan de joie.*

Ici, oui, mes sœurs, ici! ma fille va venir dans notre parloir.

LA TOURIÈRE.

Dans notre parloir?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Vous êtes surprises... Ah! sans doute, il ne nous est pas permis de montrer notre visage à ceux qui ne sont pas des nôtres... il ne nous est pas permis de parler à nos amis, à nos parens, à tout ce qui nous est cher sans que ce long voile de deuil ne soit là sur cette grille pour intercepter un coupable regard... Oh! mais j'ai été trouver la prieure... je me suis jetée à ses genoux... je l'ai suppliée de faire taire aujourd'hui la règle de la maison... C'est ma fille, lui ai-je crié! ma fille que je n'ai pas vue depuis douze années... Vous le savez, lui ai-je dit, plusieurs fois, je l'ai renvoyée, cette pauvre enfant, sans vouloir l'entendre... je doutais de moi... j'avais peur de la préférer un instant à Dieu. Aujourd'hui, ce danger n'est plus, je suis forte... je sortirai victorieuse de la lutte. Oh! accordez-moi la grâce que je vous demande... Et vaincue par mes prières, par mes larmes, la prieure a consenti... Oui, je verrai ma fille, je pourrai la presser sur mon sein, la couvrir de mes baisers... je pourrai lui dire: Mon enfant, c'est moi, moi, qui ne t'ai pas vue depuis douze ans, moi qui pleure, moi qui souffre, moi qui suis ta mère!...

SOEUR MADELEINE.

Ainsi donc, la prieure consent...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui... Mais n'entendez-vous pas? on vient, c'est ma fille. (*A la tourière qui entre.*) Voyez, voyez

la tourière me l'amène. (*A la tourière qui referme la porte.*) Eh quoi! seule?

LA TOURIÈRE.

Seule, ma sœur!

SCENE III.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et ma fille... ma fille!...

LA TOURIÈRE.

Elle est là, là, derrière cette grille.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais c'est ici, ici qu'elle doit venir, la prieure l'a dit! Ne le savez-vous pas? elle l'a dit.

LA TOURIÈRE.

Je le sais, ma sœur, j'avais même reçu l'ordre d'aller prendre votre fille au parloir des visiteurs et de l'amener en ces lieux; mais les sœurs qui forment le chapitre du couvent se sont élevées contre cette violation de nos réglemens; elles ont porté leurs plaintes à la prieure, qui a révoqué l'ordre qu'elle m'avait donnée.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ma fille, mon enfant, je ne la verrai pas... Oh! mais ces femmes... elles ne comprennent donc pas ce que c'est qu'une mère!... mon Dieu! mon Dieu!

SOEUR MADELEINE.

Calmez-vous, ma sœur, calmez-vous!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un mouvement d'exaspération.*

Que je me calme! (*Se modérant tout-à-coup.*) Oh! mais pardon... pardon, je suis folle!... oui. (*S'essuyant les yeux.*) Il faut savoir souffrir sans un murmure dans le cœur, sans une larme dans les yeux!

SOEUR MARIE, *à part.*

Pauvre mère...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Elle remonte la scène.

SOEUR MADELEINE, *à la tourière.*

Vous avez rempli votre mission, vous pouvez vous retirer, ma sœur. (*A sœur Marie.*) Nous, il faut que nous restions... vous le savez, il le faut! La Tourière sort, sœur Madeleine et sœur Marie retournent s'asseoir, et silencieusement elles reprennent leur travail à l'aiguille.

SCENE IV.

LES MÊMES, hors LA TOURIÈRE, CHRISTINE
derrière la grille.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *près de la grille et appelant d'une voix tremblante.*

Christine!...

CHRISTINE, *derrière la grille et en pleurant.*

Qui m'appelle? est-ce vous, ma mère?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Elle pleure! (*Haut.*) Oui, mon enfant; oui c'est moi, moi, votre mère!

CHRISTINE.

Vous! ah! je ne vous espérais plus! je croyais qu'il ne me serait pas même permis de vous parler à travers cette fatale grille... et je pleurais.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Séchez vos larmes... je suis là.

CHRISTINE.

Oh! je ne pleure plus... je suis heureuse! Mais, ma mère, parlez, parlez-moi... toujours, toujours! que j'entende votre voix... Hélas! il y a si longtemps qu'elle n'a retenti à mon oreille, cette voix si douce et si chère à mon cœur!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, il y a douze ans que nous sommes séparées, mon enfant, il y a douze ans que je vous ai dit adieu, en appelant sur votre tête la bénédiction du ciel!

CHRISTINE.

Depuis ce triste jour, je suis venue bien souvent vous demander au parloir... mais sans doute on ne vous l'a jamais dit... Oh! non... et vous alors, vous m'accusiez... vous me reprochiez de vous avoir oublié... Vous oubliez!... vous, ma mère... non... non!... tous les jours je pense à vous; tous les jours je prie Dieu pour votre bonheur.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Chère enfant!

CHRISTINE.

C'est que je vous aime, ma mère! cet amour est ma force, ma consolation, ma vie... mais que je voudrais vous voir... vous voir seulement un instant!... Hélas! si vous écartiez ce rideau...

Sœur Madeleine et sœur Marie tournent aussitôt leurs regards du côté de sœur de la Miséricorde.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *s'apercevant de leur mouvement.*

Rassurez-vous, mes sœurs, rassurez-vous... la règle m'ordonne de ne pas ouvrir ce rideau, j'obéirai. (*A part.*) O mon Dieu, c'est à toi que je dois ce courage!

CHRISTINE.

Mais que je voie du moins quelque chose de vous, ma mère, votre main, votre robe.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Christine, mon enfant, agenouillez-vous, baisez ce rosaire.

SOEUR MARIE, *à sœur Madeleine.*

Que de résignation, que de calme!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *retirant vivement sa main d'entre les plis du rideau et la portant à ses lèvres.*

Ah! sa main, je crois, a touché la mienne!

CHRISTINE.

Ma mère, ce rosaire est le vôtre; donnez-le-moi, par grâce, par pitié, donnez-le-moi!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *détachant son chapelet et le faisant glisser entre les barreaux de la grille.*

Tenez, mon enfant!

CHRISTINE.

Merci, merci mille fois, ma mère... ce rosaire ne me quittera jamais... Hélas! vous n'avez rien de moi, vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

J'ai votre image; elle ne s'est pas effacée de mon cœur durant tant d'années d'expiation et de repentir. Il y a douze ans que je ne vous ai vue, mon enfant; mais je vous ai toujours devant les yeux... telle que je vous embrassai pour la dernière fois, toute petite, innocente et belle comme un ange du ciel!

CHRISTINE, *avec désespoir.*

Ma mère! ma mère; je ne vous verrai donc jamais! je mourrai donc sans vous avoir vue!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *froissant le rideau et à part.*

Ah! si j'osais!... si j'osais!

CHRISTINE, *avec larmes.*

Ne pas se souvenir des traits de sa mère! ne pas la voir au moins dans sa pensée... Oh! c'est affreux!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Sa douleur me tue; mon Dieu, mon Dieu, double mon courage.

CHRISTINE, *d'un ton suppliant et avec des sanglots.*

Ma mère, vous voir un instant! ou je meurs!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je n'y résiste plus; Christine! (*Arrachant le rideau.*) Voilà ta mère!...

Sœur Madeleine et sœur Marie se sont soudain levées et recouvertes de leurs voiles.

SOEUR MADELEINE, *entraînant sœur Marie.*

O profanation... profanation!

SCENE V.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Ma mère! ma mère!... c'est vous, vous que je vois!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est ta mère! ta mère! (*A part.*) Ah! qu'elle est belle, ma fille! ma Christine!

CHRISTINE, *portant la main sur son cœur.*

Oh! maintenant, vos traits sont gravés là! maintenant, j'ai du bonheur pour toute ma vie...

SCENE VI.

LES MÈRES, LA PRIEURE, SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE, RELIGIEUSES.

LES RELIGIEUSES, *entrant tumultueusement à la suite de la prieure.*

Point de grâce, point de pitié!

LA PRIEURE.

Du calme, mes filles, du calme!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, à elle-même.

Ah! je me souviens, j'ai violé la loi du couvent; toute à ma fille, j'avais oublié mon crime.

LA PRIEURE.

Approchez, sœur de la Miséricorde, approchez!

Sœur de la Miséricorde s'avance lentement, les yeux baissés, dans un morne silence.

CHRISTINE, avec désespoir.

Ah! ma mère! ma mère, je vous ai perdue!

Deux sœurs entraînent Christine, qui disparaît aux yeux du public.

LA PRIEURE.

Sœur de la Miséricorde, quelle accusation pèse sur vous! Là, tout-à-l'heure, au mépris des réglemens qui nous régissent, au mépris de vos devoirs et de vos sermens, vous auriez dépouillé la barrière du cloître de son voile sacré; mais peut-être on s'est trompé, peut-être on attribue à votre volonté ce qui n'a été que l'effet d'un accident, d'un hasard malheureux, peut-être n'êtes-vous pas coupable.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je suis coupable!

LA PRIEURE.

Il est donc vrai. Ah! je doutais encore: ainsi, vous qui depuis douze ans n'avez pas cessé de nous édifier par vos vertus... vous qui étiez la joie et l'orgueil de ce couvent, vous, qu'en ce moment même, notre saint protecteur, monseigneur l'archevêque, qui visite aujourd'hui cette maison, cite en exemple à nos jeunes novices, vous n'aviez pas encore ravi votre cœur au monde! Vous avez violé nos lois et attiré sur vous un terrible châtiement.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Vos reproches sont justes; ce châtiement, quel qu'il soit, je l'ai mérité!

LA PRIEURE.

Je vous plains, et je ne puis l'écartier de vous; écoutez, sœur de la Miséricorde, écoutez... (ouvrant un livre et lisant.) « Ni grâce ni pitié pour la carmélite qui déchirerait le voile saint et sacré du parloir; à cette femme parjure et sacrilège, un noir cachot pour demeure, de la paille pour lit, du pain pour nourriture, et cela, toujours jusqu'à son trépas! mais avant que l'arrêt s'exécute, la prieure en fera la lecture à la coupable... puis, elle lui ordonnera de s'agenouiller au milieu de ses anciennes sœurs; puis, quand elle aura dit que justice se fasse! la sœur des pénitences jettera sur la condamnée un crêpe funèbre! et elle ne comptera plus au nombre des vivans... »

LA PRIEURE, à une religieuse qui porte un grand voile noir.

Avancez et préparez-vous à faire votre devoir; à genoux, sœur de la Miséricorde, à genoux.

Sœur de la Miséricorde se met à genoux.

SCENE VII.

LES MÈRES.

LA PRIEURE (à part.)

Soutiens-moi, mon Dieu!... Haut à la religieuse qui porte le voile noir.) Que justice se fasse!... (En ce moment, la religieuse jette le voile noir sur sœur de la Miséricorde, à part.) Ah! la malheureuse!

SCENE VIII.

LES MÈRES, CHRISTINE.

CHRISTINE, en dehors.

Ma mère, ma mère... (A ces cris, les religieuses étonnées entourent sœur de la Miséricorde.) Ma mère... elle a sa grâce!

LA PRIEURE.

Sa grâce!

CHRISTINE, à la prieure.

Lisez, madame, lisez cet écrit... (Elle lui donne un papier.) Il est de monseigneur l'archevêque que j'ai vu, à qui j'ai parlé, et qui, cédant à mes larmes, à mes prières, m'a accordé la grâce de ma mère!

LA PRIEURE, arrachant le voile qui couvre Sœur de la Miséricorde.

Levez-vous, sœur de la Miséricorde, levez-vous, votre crime vous est pardonné.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, se relevant.

Ah! béni sois-tu, mon Dieu!

CHRISTINE (courant à sa mère et se jetant dans ses bras.)

Ma mère!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, la pressant sur son cœur.

Ma fille!

LA PRIEURE, aux religieuses.

Oui, monseigneur pardonne à la coupable, il lui fait grâce, et de plus, il permet que pendant quelques instans cette enfant reste seule avec sa mère! Venez, mes filles, venez, obéissons à monseigneur!

La prieure et les religieuses sortent.

SCENE IX.

CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, toujours dans les bras de sa mère.

Ah! ma mère, que je suis heureuse! Être là comme je suis dans vos bras; mais c'est trop de bonheur! mais c'est trop de joie!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

O mon Dieu, il m'est donc permis d'être mère. Eh! bien, assieds-toi, assieds-toi... là... près de moi, j'ai tant de choses à te demander...

Elle s'assied.

CHRISTINE, *avançant une chaise.*

Me voici, ma mère!...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Christine, mon enfant, je ne veux ignorer rien de ce qui te concerne... Léona, notre bonne Léona ne te quitte jamais, n'est-ce pas?

CHRISTINE.

Jamais, ma mère! Ah! Léona a été une seconde mère pour votre enfant.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Et M. de Mauléon? il ne laisse pas passer une semaine sans vous faire parvenir ses lettres, n'est-il pas vrai?... De loin il veille sur toi, comme un ami, comme un père...

CHRISTINE.

O ma mère! que je vous dise! je suis si heureuse de vous avoir revue, que j'oublie une importante nouvelle.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

M. de Mauléon revient... il nous l'a écrit, du moins.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Il revient; mais le peut-il? un arrêté de prescription l'a frappé.

CHRISTINE.

Il revient, ma mère! il a écrit à Léona qu'il braverait tous les dangers pour me revoir, pour m'emmener peut-être hors de France.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

S'il le veut ainsi, Christine, il faut obéir... C'est un guide sûr... un ami à toute épreuve, que M. de Mauléon! Dieu me donnera le courage de supporter cette dernière séparation... Mais, dis-moi, mon enfant, quand Léona et toi vous avez fait trêve à vos travaux, quelles sont vos distractions, vos plaisirs?...

CHRISTINE.

Nos distractions, ma mère, nos plaisirs: Léona me mène hors Paris, quelquefois dans la forêt de Saint-Germain, et lorsque je me trouve dans l'air libre de ces vastes campagnes dont ma vue n'atteint pas les limites, mon cœur hondit comme d'espérance et de joie; il me semble que quelque grand bonheur va m'arriver.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh! quel bonheur si grand imagines-tu donc, mon enfant?...

CHRISTINE.

Je ne pourrais le dire... c'est quelque chose de vague, d'impossible... Je pense à vous, ma mère...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE, *souriant tristement, et prenant les mains de Christine dans les siennes.*

A moi, Christine, à moi seulement?...

CHRISTINE.

D'autres fois aussi, ma mère, je pense à ma position, à mon avenir; mes idées sont plus tristes alors... je me vois seule, presque abandonnée dans le monde; je songe aux dangers que je puis cou-

rir, aux insultes qui peuvent atteindre une pauvre jeune fille sans appui.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE, *inquiète.*

Qu'est-ce donc, Christine? Que parles-tu d'insultes?

CHRISTINE.

Oh! tenez, ma mère, je ne dois plus rien vous cacher... Il y a quelque temps, Léona et moi, nous sortions de Saint-Étienne-du-Mont... nous nous trouvions sous le porche... il y avait foule... tout-à-coup, je suis séparée de Léona... deux hommes m'adressent d'outrageans propos et veulent me saisir... Déjà ils m'entraînent... lorsqu'un jeune seigneur d'une tournure noble, imposante, s'élançe à mes cris, fait fuir mes agresseurs, me réunit à Léona éperdue, et nous propose de nous reconduire jusqu'à notre porte dans son carrosse...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée.*

Et vous avez accepté?...

CHRISTINE.

Nous étions si émues, si troublées!...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Et depuis, tu as revu ce jeune homme!

CHRISTINE.

Quelquefois, ma mère... à l'église, à la promenade... il est venu s'asseoir auprès de nous... Son nom, je l'ignore, mais il est d'une famille noble et puissante... Une de ses sœurs est une grande dame qui occupe un des premiers emplois dans la maison de la reine... Il veut me faire entrer chez cette dame, qui me traiterait, dit-il, comme sa propre sœur!...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE, *se levant effrayée.*

Ah! Christine, ce qu'il faut craindre maintenant, ce n'est pas le danger que tu as couru, c'est celui qui t'a sauvée du danger. Tu ne le reverras plus.

CHRISTINE.

Je vous le jure... Oh! rassurez-vous, votre fille n'aura jamais à rougir!... j'ai de la fierté dans l'âme... Je sens que j'appartiens à une noble maison!... Et pourtant, suis-je noble, moi? Quel était mon père?...

SŒUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Juste ciel!

CHRISTINE, *se jetant à ses pieds.*

Oh! je vous afflige... Ma mère... ma mère, pardonnez-moi!...

SCENE X.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

Le jour baisse.

LA TOURIÈRE.

C'est à regret que je vous sépare... (*à Sœur de la Miséricorde,*) mais je dois vous annoncer, ma sœur, que le temps est expiré.

CHRISTINE.

Oh!... un instant encore!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *pressant Christine dans ses bras.*

Quoi!... déjà!...

On entend sonner la cloche du couvent.

LA TOURIÈRE, à Christine.

Entendez-vous... c'est l'heure... il faut vous retirer... la prieure l'ordonne, la règle du couvent l'exige!...

CHRISTINE.

Oh! ma mère, si j'osais... je ne vous ai pas encore tout dit.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'as-tu donc, ma fille!...

CHRISTINE.

J'ai craint de vous causer quelque inquiétude!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Au nom du ciel, parle, tu m'épouvantes.

CHRISTINE.

C'est une lettre que j'ai apportée pour vous la faire lire... (*Cherchant sur elle.*) O mon Dieu... mon Dieu... je ne l'ai plus...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une lettre!...

La cloche du couvent se fait entendre de nouveau.

LA TOURIÈRE, à Christine.

Allons, ma fille... il faut partir... il le faut!...

CHRISTINE, *cherchant toujours.*

Perdue!... perdue!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Quelle est cette lettre?... Quels sont ces périls, réponds-moi?...

CHRISTINE, *essayant de se remettre pour rassurer sa mère.*

Oh! j'esuis une enfant, ce sont des périls imaginaires!... et si des dangers réels me menaçaient, Dieu les détournerait de moi... J'ai eu tort de vous alarmer... Calmez-vous, ma mère, calmez-vous!... Au revoir, et priez pour moi.

La cloche sonne toujours. Christine s'éloigne, emmenée par la religieuse.

SCENE XI.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *seule.*

Qu'a-t-elle voulu dire? Quelles sont ces craintes?... Quel est ce danger qui la menace?... Cette lettre qu'elle voulait me faire lire!... elle était toute émue, toute tremblante... et moi-même je frissonne... Qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc?... Quel est ce jeune homme qui s'attache à ses pas?... Oh! mais j'ai tort de m'inquiéter...

SCENE XII.

LA PRIEURE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

LA PRIEURE, *agitée, un papier à la main.*
Sœur de la Miséricorde, votre fille, où est-elle?
SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais elle est partie!...

LA PRIEURE.

Partie!... O mon Dieu, il est donc trop tard?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée.*
Trop tard!... Mais qu'avez-vous donc?...

LA PRIEURE, *lui montrant la lettre.*

Ce papier que votre fille a laissé tomber dans le cloître, et qu'une de nos sœurs vient de m'apporter à l'instant!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *saisissant vivement l'écrit.*

Oh! donnez, donnez!... elle voulait me montrer cette lettre!...

LA PRIEURE.

Un danger la menace... Lisez, ma sœur... lisez...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *déployant la lettre en tremblant et lisant.*

« Mademoiselle... je vous ai dit quel était mon espoir... J'ai parlé de vous à ma sœur... la comtesse de Soissons... (*s'arrêtant effrayée*) la comtesse de Soissons... (*Continuant de lire.*) Chez elle, vous trouverez un asile honorable et sûr... Ne rejetez pas ma prière!... il y va de votre bonheur, de votre avenir!... Si vous refusez, si cette lettre reste sans réponse, je ne prendrai plus conseil que de mon désespoir... » et demain, aujourd'hui peut-être, Christine, vous serez à moi, ou je serai mort! Philippe. » (*Après avoir lu.*) Philippe!... point d'autre nom!... (*Examinant le cachet de la lettre.*) Ah! mon Dieu!... Je ne me trompe pas! Ce cachet... ces armes... cette devise!... (*Poussant un cri.*) Le nom de Mancini!... c'est le neveu de Mazarin!... Ah! je reconnais le sang de Giulio!...

En ce moment, on entend du bruit au dehors du côté de la fenêtre et la voix de Christine.

CHRISTINE, *en dehors.*

Ma mère, ma mère, au secours!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

C'est elle!... c'est Christine!... Je me meurs!...

Elle tombe évanouie.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE, TOUTES LES SOEURS.

LA TOURIÈRE, *accourant effrayée.*

Ah! madame!...

LA PRISONNIÈRE.

Qu'est-ce donc ?... Parlez...

LA TOURIÈRE.

Cette jeune fille... (*montrant la fenêtre grillée et ouvrant le rideau,*) tenez... tenez... on l'en-traîne !...

Toutes les religieuses courent aux carreaux de la croisée.

CHRISTINE, *au dehors, d'une voix affaiblie.*

Ma mère!... ma mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se relevant tout-à-coup.*

Christine!... C'est sa voix... elle m'appelle... (*Courant à la fenêtre, et écartant vivement les volets pendant qu'on entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne; secouant les barreaux.*) Et prisonnière!... mon Dieu!... prisonnière!... Mais non, ma fille est en danger! je suis mère! je suis libre! Dieu le veut! Dieu le veut!

Elle écarte les religieuses et disparaît en courant.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle du château de Saint-Germain : c'est une vaste pièce meublée avec un luxe sévère, et décorée de tableaux. Il fait nuit, la salle est faiblement éclairée; l'orage gronde, et les éclairs pénètrent à travers les rideaux soigneusement fermés.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAZARIN, LE CHEVALIER DESGRAVAUX,
SEIGNEURS et COURTISANS.

Mazarin est assis sur un fauteuil à grand dossier. Il porte une longue robe de damas violet, fourrée d'hermine; il joue aux échecs avec Desgravaux, les courtisans font cercle. Au lever du rideau, dix heures sonnent à l'horloge du château.

MAZARIN.

Dix heures... heureusement que la partie est avancée; ce sera la dernière, monsieur Desgravaux.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Comme il plaira à monseigneur!

UN COURTISAN, *bas aux autres.*

M. Desgravaux est plus que jamais en faveur... faire la partie de monseigneur Mazarin... un homme de rien.

UN AUTRE COURTISAN, *bas.*

Homme de rien... au temps où nous vivons, c'est une raison pour devenir quelque chose.

UN AUTRE *bas.*

N'est-ce pas un espion! avec ce titre-là on arrive à tout.

UN AUTRE.

Vous n'y êtes pas!... Il connaît sans doute un bon petit secret de famille, bien délicat, bien honteux; il n'y a rien de pareil pour faire son chemin auprès d'un grand!

MAZARIN.

Je prends votre cavalier!

DESGRAVAUX, *à part.*

Il triche comme un enragé.

MAZARIN.

Vous défendez mal votre reine, je la prends...

DESGRAVAUX, *à part.*

Laissons-nous battre; c'est ici le jeu à qui perd gagne.

MAZARIN.

Savez-vous, monsieur Desgravaux, que j'ai tout

avantage à jouer avec vous... ma nièce Marie Mancini, qui m'a fait défaut ce soir, me gagne toujours...

UN COURTISAN.

M^{me} Marie de Mancini n'est point malade?

MAZARIN.

Un peu de migraine... (*à part*) causée par le futur mariage du roi avec M^{me} l'infante d'Espagne. (*Haut à Desgravaux.*) Je prends votre tour.

DESGRAVAUX.

Monseigneur est d'une force irrésistible... (*à part.*) On n'a jamais triché comme ça... c'est-à-dire que c'est scandaleux!

MAZARIN.

Échec et mat... (*Remettant les pièces dans l'échiquier.*) Je vous croyais plus fort, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Avec d'autres, monseigneur!... (*à part.*) Quel escamoteur!

Desgravaux se lève, et va se mêler au groupe de courtisans.

MAZARIN.

Monsieur le chevalier Desgravaux!

DESGRAVAUX, *accourant avec empressement.*

Monseigneur!

MAZARIN.

La nuit est noire... l'orage gronde... prenez quelques gardes de la prévôté, et faites une ronde dans la forêt de Saint-Germain... vous pourriez peut-être porter secours à quelque voyageur en péril.

DESGRAVAUX.

J'y vais de ce pas, monseigneur. (*à part.*) Hum!... hum!... porter secours à quelque voyageur en péril!... Monseigneur n'a pas habituellement de ces idées-là.

Fausse sortie.

MAZARIN, le rappelant.

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX.

Monseigneur...

Il s'approche.

MAZARIN.

Je n'ai pas de nouvelles de mon neveu Philippe de Mancini... Vous irez voir s'il ne se passe rien du côté de la petite maison du Pecq... (à part) que j'ai eu grand tort de lui donner.

DESGRAVAUX, à part.

Voilà... voilà... c'est plus naturel que de porter secours à quelque voyageur en péril... (Haut.) Vous serez obéi, monseigneur!

MAZARIN.

Et vous me rendrez compte sur-le-champ.

DESGRAVAUX, s'inclinant.

Selon mon habitude, monseigneur... (A part.) Rendre compte, je ne fais que cela... Allons, ne nous plaignons pas, c'est un bon métier.

Il va pour sortir.

MAZARIN, le rappelant de nouveau.

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, revenant.

Monseigneur!

MAZARIN.

Tâchez surtout d'être plus diligent que de coutume, et de ne pas venir me rendre compte de choses que j'aurai apprises depuis deux heures!

Les courtisans rient.

DESGRAVAUX, s'inclinant.

Ah! monseigneur! (A part.) Il est vrai que depuis quelque temps j'ai un guignon!... (Haut.) Monseigneur, cette fois je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Il sort.

MAZARIN, aux autres courtisans qu'il congédie.

Vous m'excuserez, messieurs... je désire me retirer de bonne heure ce soir... je pars demain pour les Pyrénées, après les fiançailles de mon neveu Philippe de Mancini avec M^{lle} de Thianges. Au revoir, messieurs... à demain; à la signature du contrat.

Les courtisans se retirent.

SCENE II.

MAZARIN, seul.

Oui, ce mariage du roi avec l'infante d'Espagne assure mon pouvoir et ma grandeur! Si je mène à bien cette négociation importante, ce sera le triomphe de ma politique; et ce grand acte couronnera dignement ma vie. Ah! ma belle et ambitieuse nièce, vous avez cru que je laisserais à la merci de vos projets la gloire du roi et le bien de l'état; non, vous n'épouserez pas Louis XIV, vous ne serez pas la femme du roi de France!... je quitterais plutôt le poste glorieux

d'où je gouverne depuis tant d'années ce royaume; je l'ai déclaré ce matin au jeune roi, et cette alternative l'a touché, et cette noble abnégation l'a rempli pour ma personne d'une nouvelle estime; croyez-le bien, ma nièce, il renoncera plutôt à une femme comme vous qu'à un ministre comme moi!... Allons, tout conspire au succès de mes entreprises!... Ce mariage de mon neveu Philippe de Mancini avec la jeune et riche comtesse de Thianges; ce mariage, voulu par la reine, me mettra plus haut que jamais dans sa faveur. Mais pourquoi donc ne suis-je pas heureux au milieu de tant de grandeurs? Le vulgaire m'envie... ah! sait-il combien de rêves brisés, d'affections foulées aux pieds, de sermens trahis ont servi de marche-pied à ma puissance? (Marchant avec agitation.) Voici l'heure où, il y a de longues années, je m'acheminai vers cette maison du Pecq où m'attendaient une mère et son enfant... (Entr'ouvrant un rideau.) L'orage s'est calmé; le ciel est pur... Je vois se dessiner au loin ce massif d'arbres où se cachaient pour moi tant d'affections, tant de sentimens intimes et purs pour jamais évanouis!... (Marchant de nouveau.) Ah! laissons là ces souvenirs... chez moi ils dorment enfouis sous la pourpre et la grandeur; ailleurs le silence du cloître les a pour jamais ensevelis.

SCENE III.

MAZARIN, UN OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Monseigneur!

MAZARIN.

Que me veut-on?

L'OFFICIER, avec embarras.

Une religieuse qui a bravé tous les ordres... toutes les défenses... elle est entrée au château.

MAZARIN.

Une religieuse!

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur, sa raison paraît troublée... des mots sans suite sortent de sa bouche... elle veut parler au roi... Ten ez, l'entendez-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, écartant ceux qui veulent l'empêcher d'entrer, d'un air égaré.

Le roi!... je veux parler au roi!

L'OFFICIER.

La voilà!... c'est elle!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, aux genoux de Mazarin.

Ah! sire, justice! justice!

MAZARIN, à part.

Grand Dieu!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pitié, pitié pour une pauvre mère!...

MAZARIN, à part.

Laure de Nangis... (Haut à l'Officier.) Sortez!

L'Officier sort.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

N'est-ce pas, sire, n'est-ce pas que je ne suis pas une folle ?

MAZARIN, la relevant avec bonté.

Relevez-vous, madame, relevez-vous.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh ! vous aurez pitié de moi !... vous ne ferez pas comme ces hommes et ces femmes qui courraient après moi sur la route en m'appelant la folle ! la folle !... (*Avec terreur.*) Ils me suivent encore, monseigneur... défendez-moi !... (*Pleurant.*) Moi, une folle... parce que j'ai perdu ma fille !...

MAZARIN, troublé.

Que dites-vous ?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh ! vous êtes grand ! vous êtes puissant ! vous êtes le roi ; faites-moi rendre ma fille !... elle m'a été enlevée... sous mes yeux... malgré mes cris... et le coupable... Ah ! mon Dieu !... le nom, le nom... Ah ! le coupable... c'est Philippe de Mancini !

MAZARIN.

Philippe de Mancini !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est le neveu de Mazarin !... Il a enlevé ma fille... mon seul bien, ma consolation !... et ce n'est pas tout, monseigneur !... O sire, vengez-moi !... Ce Mazarin, votre ministre, vous ne savez pas, mon Dieu, tout le mal qu'il a fait à une pauvre femme !

MAZARIN, avec pitié.

Laure de Nangis, revenez à vous...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, la regardant avec surprise.

J'étais jeune, heureuse, tranquille... Mazarin est venu, il m'a aimée, il me l'a juré... puis il m'a abandonnée lâchement..., et j'étais mère !... J'ai tout quitté... tout trahi pour le suivre... lui, Mazarin !... et maintenant, il m'enlève tout, jusqu'à mon enfant !... Et cet homme est puissant !... et il règne... et il gouverne la France !... Ah ! n'est-ce pas, sire, que c'est un misérable, et que vous le chasserez !

MAZARIN, lui prenant les mains.

Laure de Nangis, écoutez-moi !... Je ne suis pas le roi... je suis cet homme... ce misérable qui vous ai trompée... qui vous ai perdue !... je vous ai trahie sans pitié, sans remords, et maintenant par une inexplicable fatalité, ma famille encore vient vous arracher la paix du cloître. Il semble que moi et les miens nous soyons nés pour votre malheur, et pour votre ruine !... Laure de Nangis, venez avec moi !... là est l'appartement du roi, venez démasquer l'homme qui a voué vos jours au désespoir et à l'opprobre. (*Tâchant de se faire reconnaître d'elle.*) Laure de Nangis, au nom du ciel, regardez-moi bien... reconnaissez-moi, mon Dieu, pour vous venger et pour me maudire.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, le regardant avec surprise et égarément.

Que dis-tu ? Toi... toi... Mazarin. (*Elle lui*

prend la main et le considère quelque temps avec stupeur.) Il se pourrait... grand Dieu !... je te reconnais maintenant... oui... oui. (*Se reculant avec effroi.*) Tu es Giulio de Lara... tu es Mazarin. (*La main à son front.*) Oh ! la raison me revient maintenant !... c'est toi que je cherchais pour ravoir ma fille. (*Se jetant à ses genoux.*) Rends moi mon enfant... et j'oublie tout, et je pardonne tout !... Mazarin, rends-moi mon enfant !

SCENE V.

LES MÊMES, L'OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Monseigneur, le chevalier Desgravaux rentre à l'instant au château, et m'a chargé d'une importante nouvelle...

MAZARIN.

Parlez !

L'OFFICIER.

Contrairement aux édits de sa majesté, un duel vient d'avoir lieu dans la forêt de Saint-Germain... votre neveu Philippe de Mancini a été blessé.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Philippe de Mancini !

MAZARIN.

Blessé !...

L'OFFICIER.

Peu dangereusement, monseigneur : son adversaire est un gentilhomme qui n'a point voulu se faire connaître, et M. le chevalier Desgravaux l'interroge avant de le conduire devant le grand prévôt... Une jeune fille a été trouvée évanouie sur le lieu du combat !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une jeune fille... c'est elle !... c'est mon enfant... c'est Christine !... Mais où est-elle, mon Dieu !

L'OFFICIER.

Rassurez-vous, madame ; de prompts secours l'ont ranimée... elle redemande sa mère... elle veut paraître devant monseigneur... Eh ! tenez, la voici !

L'Officier se retire.

SCENE VI.

MAZARIN, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, entrant et reconnaissant sa mère avec un cri de joie.

Ma mère... vous ici !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, la pressant dans ses bras.

Mon enfant, ma Christine !... je te retrouve !... Que s'est-il passé, ô mon Dieu !

MAZARIN, à part, regardant Christine.

C'est elle ! (*Haut.*) Parlez, mon enfant !

CHRISTINE.

Je venais de vous quitter, et je sortais du couvent... j'allais retrouver Léona qui m'attendait dans l'église... Tout-à-coup des hommes masqués se jettent sur moi, m'entraînent malgré mes cris, et me placent dans une voiture qui s'éloigne au grand trot... L'orage grondait au ciel... épouvantée, je pleurais, j'appelais ma mère!... bientôt, à la lueur des éclairs, je m'aperçois que nous traversons une forêt!... ma frayeur redouble; enfin le carrosse s'arrête devant une petite maison dans laquelle on me fait entrer... On me conduit dans une salle où un grand feu était allumé... tout y était riche, élégant; on me laisse seule... encore toute saisie, et tremblante, je m'approche du feu pour sécher mes vêtemens mouillés... le frôlement léger d'une porte me rend toute ma crainte; sans oser tourner la tête, je regarde dans un miroir placé en face de la porte... je pousse un cri... ce jeune homme, ma mère, qui m'avait protégée à Saint-Étienne-du-Mont! et qui depuis m'avait suivie partout... je le reconnais!... c'était lui!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *les yeux fixés sur le cardinal.*

Oui, c'était Philippe de Mancini.

CHRISTINE.

Où suis-je, monsieur? lui demandai-je... où m'avez-vous fait conduire? Demain, me répondit-il, vous serez chez ma sœur, la comtesse de Soissons... aujourd'hui il est trop tard, vous resterez ici cette nuit... Je voulais fuir, il me retint, il s'agenouilla près de moi, il me dit qu'il m'aimait, qu'il ne vivait que par moi et pour moi!... Ces paroles que je n'avais jamais entendues me troublèrent d'émotions inconnues... Je levai la tête, je promenai sur tout ce qui m'environnait un rapide coup d'œil!... Puis, mes yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur une madone suspendue en face de la cheminée... Mon Dieu, m'écriai-je, c'est étrange!... Il me semble qu'autrefois, quand j'étais toute petite, je voyais tous les jours ce tableau.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part, regardant le cardinal.*

Qu'entends-je?

MAZARIN, *à part.*

O supplice!

CHRISTINE.

C'était une vierge du Corrège!... Vous souvenez-vous, ma mère? il me sembla alors que déjà j'étais venue dans cette salle... Je me mis à examiner les meubles... je les reconnaissais tout-à-coup... Cette femme... cette madone, m'écriai-je, c'était ma mère!... C'est dans cette maison que nous demeurions avec Léona. Mon père venait ici, il s'asseyait sur ce fauteuil, il était grand, tout habillé de noir, je le vois encore... là, ma mère me prenait sur ses genoux en pleurant, quand il était parti. (*Pendant ce récit, le cardinal essaie en vain de maîtriser son émotion; Sœur de la Miséricorde tombe sur un fauteuil en fondant en larmes.*) Qu'avez-vous, ma mère?... vous pleurez!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ce n'est rien, mon enfant.

CHRISTINE.

M. Philippe me dit que cette maison lui avait été donnée par son oncle, un seigneur puissant! Il me dit que je pourrais être à lui, devenir sa femme!... Il voulut me prendre dans ses bras; je le repoussai... Je voulus fuir, il me poursuivait... mes cris furent entendus sans doute; car une fenêtre qui donnait sur le jardin s'ouvrit tout-à-coup violemment! un homme parut, un inconnu, couvert d'un manteau de voyage, il le jeta, tira son épée... les fers se croisèrent... je ne vis, je n'entendis plus rien... car j'étais tombée évanouie, et quand je revins à moi, j'étais dans ce château, et l'on me conduisait devant vous... et je suis heureuse maintenant, oh! oui, bien heureuse... car vous me ferez justice, monseigneur, et j'ai retrouvé ma mère!...

Elle se jette de nouveau dans ses bras.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, tu as retrouvé ta mère!... mais quelle justice peux-tu espérer? quelle réparation peux-tu attendre...? Pauvre enfant, va, si tu savais!... Crois-moi, Christine... il ne te reste qu'un refuge... car tu es morte comme moi pour le monde! viens partager l'asile où ta mère a trouvé l'oubli passager de ses maux... viens avec moi, viens.

Elle veut entraîner Christine.

MAZARIN.

Arrêtez, madame: vous ne pouvez vous éloigner ainsi, et à cette heure! après un pareil événement... laissez-moi me recueillir quelques instans. (*Leur indiquant une porte à droite.*) Entrez dans cet appartement, vous saurez bientôt ce que j'ai résolu.

CHRISTINE.

Ah! monseigneur, vous pouvez tout!... si mon père fut un bon et brave gentilhomme comme je l'ai toujours entendu dire, vous sauverez une pauvre jeune fille déshonorée!... Je ne vous demande rien pour moi... mais, au nom du ciel, monseigneur, pensez à ma mère!

Laure et Christine sortent par la droite.

SCENE VII.

MAZARIN, *seul.*

Pauvre enfant! Pensez à ma mère! elle ne connaît pas toute la portée de ces paroles!... Que faire? que répondre?... Imprudent Philippe de Mancini!... un duel, un éclat! à la veille de ce mariage qui fixe sur lui tous les yeux de la cour!... Quel est cet homme, cet inconnu, qui l'a blessé dans cette funeste rencontre, un rival sans doute! Et demain, cet homme paraîtra devant ses juges! Pour se justifier, il dira tout, il racontera cette

scène de séduction et de violence... Je veux le voir, l'interroger...

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *avançant mystérieusement la tête par une porte*, MAZARIN.

DESGRAVAUX, *avec le plus grand mystère*.
Monseigneur!... monseigneur!...

MAZARIN, *avec impatience*.

Qu'y a-t-il? Ah! c'est vous!...

DESGRAVAUX, *entrant en regardant autour de lui très-mystérieusement*.

Monseigneur... Cette fois, je ne serai pas en retard. J'ai tout lieu de croire que la jeune fille trouvée évanouie près de M. Philippe de Mancini n'est autre que Christine de Lara!...

MAZARIN, *impatiente*.

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *avec le même mystère et regardant autour de lui à chaque mot*.

J'ai autre chose à vous apprendre. La religieuse qui vient d'entrer au château, et qui demandait à voir le roi, c'est Laure de Nangis!...

MAZARIN, *au comble de l'impatience*.

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, *à part*.

Décidément, j'ai du guignon... Et dire que je sais autre chose... mais que ça, j'ai juré de n'en pas parler.

MAZARIN.

Monsieur Desgravaux...

DESGRAVAUX.

Monseigneur.

MAZARIN.

Cet inconnu, qui s'est battu avec M. de Mancini, et qu'ont arrêté les gardes de la prévôté...

DESGRAVAUX, *à part*.

Précisément, il m'en parle. (*Haut.*) Eh bien, monseigneur?

MAZARIN.

Je veux le voir, l'interroger!...

DESGRAVAUX.

Justement, monseigneur; il sollicitait la faveur d'être introduit près de vous... (*Montrant la porte du fond.*) Il est là, dans cette galerie.

MAZARIN.

Qu'il entre.

Desgravaux introduit l'inconnu. Mazarin fait signe à Desgravaux de sortir, celui-ci obéit.

SCENE IX.

MAZARIN, MAULÉON.

MAULÉON, *à part*.

C'est lui!...

MAZARIN.

Approchez. C'est vous qui avez tiré l'épée aux environs d'une résidence royale et contrevenant aux édits de sa majesté contre le duel?

MAULÉON.

C'est moi, monseigneur!

MAZARIN.

C'est vous qui avez blessé mon neveu Philippe de Mancini?

MAULÉON.

C'est moi. J'ignorais que mon adversaire fût votre neveu, monseigneur. Je n'ai vu qu'un homme qui voulait faire violence à une femme... J'aurais connu M. de Mancini, que j'aurais agi de même.

MAZARIN.

La loi est inexorable, vous le savez... Avez-vous réfléchi aux périls de votre position!... je sais que Philippe de Mancini est comme vous en état de rébellion aux ordres du roi... mais il est blessé, et la loi se laisse quelquefois fléchir pour le vaincu.

MAULÉON, *souriant*.

Surtout, quand le vaincu est le neveu de monseigneur Mazarin.

MAZARIN.

Demain, vous comparaitrez devant le grand prévôt... vous savez que ses jugemens sont sans appel et qu'ils s'exécutent sans délai... Que pourrez-vous dire pour votre défense? En supposant que vos juges soient disposés à se laisser fléchir, qui prouvera que vous avez agi en loyal adversaire, que ce duel sans témoins n'a pas été un assassinat?

MAULÉON.

Qui le prouvera? une déclaration de mon adversaire, qu'il a de lui-même fait adresser à mes juges.

MAZARIN.

Et que direz-vous devant le tribunal? Comment expliquerez-vous ce duel avec un homme que vous n'aviez jamais connu... (*L'examinant.*) Et pour une jeune fille?

MAULÉON.

Que je ne connais pas non plus, monseigneur, je vous le jure ici sur l'honneur... ce que je dirai devant mes juges, la vérité, et rien de plus... monseigneur. Il y a d'étranges rapprochemens!... Cette maison où m'avaient attiré les cris d'une femme fut de tout temps vouée à la séduction et à la honte... Là une autre femme avait long-temps souffert, tenant un enfant dans ses bras... là, long-temps après, une jeune fille se débattait encore sous l'étreinte et dans les bras d'un ravisseur... n'est-ce pas, monseigneur, qu'il y a des lieux prédestinés?

MAZARIN, *à part*.

Quel est donc cet homme? (*Haut.*) Vous avez refusé de faire connaître votre nom?

MAULÉON.

J'ai dit qu'il ne serait connu que de vous.

MAZARIN.

Êtes-vous prêt à tenir votre parole?

MAULÉON.

Sans doute, monseigneur!

MAZARIN.

Qui êtes-vous donc ?

MAULÉON.

Je suis le comte de Mauléon !

MAZARIN, à part, avec trouble.

Mauléon ! (Haut.) Il y a contre vous un arrêté de proscription... Vous aviez pris parti pour les princes contre le roi, vous ne pouviez rentrer en France.

MAULÉON.

Aussi, monseigneur, ne voulais-je confier qu'à vous le motif secret de mon retour.

MAZARIN.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

MAULÉON.

Une pauvre fille, nommée Christine de Lara, n'a plus dans le monde que moi pour appui... proscrit, errant à l'étranger, je ne l'avais pas vue depuis dix ans; ses lettres, où je voyais grandir et se développer son intelligence, m'exprimaient l'amour d'une fille pour son père... La pauvre enfant me peignait aussi son désespoir... car elle était seule dans le monde, et le cloître s'était pour jamais fermé sur sa mère ! Elle n'avait ni nom, ni famille; car ce nom de Lara n'était qu'un mensonge, et c'est là tout ce que lui avait légué son père!... Que pouvais-je lui donner ? moi... de l'or, rien de plus ! Tout-à-coup, une crainte immense vint me saisir : si j'allais mourir, et laisser cette pauvre enfant sans nom, sans fortune, sans avenir ! Alors, l'idée me vint de rentrer en France malgré tous les dangers que je pouvais courir, de me confier à votre générosité, monseigneur, et de vous dire : « Suspendez pendant huit jours seulement, l'arrêt qui m'a proscrit; il s'agit de donner un nom à une pauvre enfant et de l'enrichir !... Laissez-moi huit jours ici, monseigneur, et supprimez de mon arrêt de proscription cette clause cruelle qui me défend d'aliéner mes biens et d'en disposer à mon gré... Monseigneur, vous aurais-je dit, il y a un temps pour le pardon et la clémence, je ne vous demande qu'une grâce, laissez-moi adopter Christine pour mon enfant, et lui faire donation de tous mes biens ! Qu'elle soit après moi riche et heureuse ! et qu'elle se nomme Christine de Mauléon !... Voilà ce que je voulais obtenir de vous, monseigneur, et voilà pourquoi je rentrais en France. »

MAZARIN, ému, se remet.

Continuez, monsieur !

MAULÉON.

Arrivé à Paris, ma première pensée fut d'aller vous trouver sur-le-champ, monseigneur, au château de Saint-Germain... Je traversais à cheval la forêt, il faisait nuit. Arrivé devant cette petite maison du Pecq dont je vous ai parlé, je sentis mon cœur se briser, et je fus arrêté par une force irrésistible; tout-à-coup des cris frappent mon oreille... c'était la voix d'une jeune fille qui semblait se débattre contre la violence... Au secours, criait-elle... laissez-moi !... je m'élançai vers une fenêtre d'où partaient ces cris... La fenêtre cède à

mes efforts... Une jeune fille toute éperdue se précipite vers moi comme vers un sauveur envoyé du ciel!... Je tire l'épée pour la défendre... A cette vue, elle tombe sans mouvement, vous savez le reste, monseigneur. Arrêté presque aussitôt par les gardes de la prévôté, j'appris que l'homme que j'avais trouvé attendant à l'honneur d'une femme, dans cette maison de si funeste souvenir, était le neveu de monseigneur le cardinal Mazarin.

MAZARIN dans le plus grand trouble.

Que voulez-vous de moi maintenant, monsieur ?

MAULÉON.

Le vœu que j'avais formé comme proscrit, je viens vous l'exprimer, monseigneur, avec plus d'instance encore, à la veille d'une condamnation capitale... (Présentant un portefeuille à Mazarin.) Dans ce portefeuille est un acte d'adoption par lequel je reconnais Christine de Lara pour ma fille, et je lui lègue tous mes biens... ne vous refusez pas, monseigneur, à exécuter cette volonté dernière, à assurer le sort d'une malheureuse orpheline... et maintenant, monseigneur, encore une grâce.

MAZARIN.

Parlez !

MAULÉON remettant une lettre à Mazarin.

Cette lettre est adressée à M^{lle} Christine de Lara... Je l'instruis du malheur qui m'a frappé... veuillez la lui faire parvenir, et si elle vient à Saint-Germain, monseigneur, laissez-moi la consolation de l'embrasser avant de mourir...

MAZARIN, prenant la lettre.

Cette lettre, monsieur, lui sera remise...

SCENE X.

LES MÊMES, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, entrant dans le plus grand trouble.

Qu'ai-je appris, monseigneur ? Ma mère n'a pu me le cacher plus long-temps... Philippe de Mancini est votre neveu!... Oh ! mais alors vous pouvez tout sur lui, monseigneur!... et vous comblerez les vœux d'une pauvre fille... (voyant Mauléon.) O mon Dieu, un étranger ! ma mère, c'est l'homme qui m'a sauvé !

MAULÉON, à part, regardant Sœur de la Miséricorde.

Sa mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, à Mauléon.

Recevez, monsieur, les vœux et les bénédictions d'une pauvre mère... (A part, le regardant avec attention.) O mon Dieu !

MAULÉON, à part, regardant Laure.

Cette voix, ce costume, c'est étrange!...

MAZARIN, à Mauléon.

Vous m'avez chargé, monsieur, d'une lettre pour M^{lle} Christine de Lara...

LAURE, à part.

Qu'entends-je!

MAZARIN.

Cette lettre, je puis la remettre à l'instant...
(Il la remet à Christine.) Prenez, mademoiselle.

MAULÉON, hors de lui.

Christine de Lara...

CHRISTINE, après avoir lu, avec transport.

Ma mère, c'est M. de Mauléon... (Elle se jette dans les bras de Mauléon, et Laure tombe à ses pieds.) Mais il va mourir, mon Dieu! il va mourir, et c'est pour moi!...

MAULÉON, pressant dans ses bras Christine.

Christine!... déshonorée!... déshonorée!... et par le neveu de Mazarin!... (Hors de lui.) Giulio de Lara, tu as rempli ta tâche jusqu'au bout!

LAURE, se relevant vivement et serrant la main de Mauléon.

Oh! silence!... silence!... Qu'elle ignore à jamais ce mystère! ne le faites pas rougir devant sa fille!

CHRISTINE, étonnée à Mauléon.

Giulio de Lara, avez-vous dit?... Vous parlez de mon père!... Oh! ne l'accusez pas! Il ne m'a jamais vue si malheureuse!... S'il vivait encore, il aurait pitié de moi! N'est-ce pas, ma mère, qu'il aurait pitié de son enfant?

SCENE XI.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, UN OFFICIER DE LA REINE, paraissant à la porte de l'appartement de la Reine, suivi de Pages portant des flambeaux.

DESGRAVAUX.

Monseigneur, vous êtes attendu chez la reine*.

* Mazarin, Christine, Mauléon, Laure.

** Mazarin, Desgravaux, Christine, Mauléon, Laure.

Sa Majesté part demain avant le jour pour Fontainebleau, elle désire avant son départ, et cette nuit même, signer le contrat de mariage de M. Philippe de Mancini avec M^{lle} de Thianges.

CHRISTINE, poussant un cri et tombant aux genoux de Mazarin.

Ciel! *

LAURE.

Plus d'espoir!

MAULÉON.

Elle est perdue!

LAURE.

Grâce, monseigneur, grâce pour ma fille!... Elle perd tout à la fois! Philippe de Mancini en épouse une autre, et M. de Mauléon va mourir!

MAULÉON.

Il lui laisse son nom, un nom sans tache, pur de toute souillure, et dans lequel il y a de l'honneur pour toute une famille!

DESGRAVAUX, à Mazarin qui semble se recueillir.

Monseigneur, la reine attend!

MAZARIN, après un silence.

Monsieur de Mauléon, vous êtes libre!... Relevez-vous, Christine, comtesse de Mancini.

Mouvement général; Christine pousse un cri de joie et se jette dans les bras de sa mère.

DESGRAVAUX, à part.

Je donne ma démission... J'irai au château des Mancini.

MAZARIN, à part, regardant Laure, Christine et Mauléon.

Et moi seul!... toujours seul!... Sans amis!... Détesté des miens!... Oh! quelle expiation!...

* Mazarin, Christine, Laure, Mauléon, Desgravaux, dans le fond.

FIN.